

L'ÉDUCATEUR

Revue pédagogique bimensuelle
de l'Institut Coopératif de l'École Moderne

ABONNEMENTS

L'Éducateur, 20 numéros par an	250 fr.
Éducateur - Enfants - Gerbe	340 fr.
Livraison mensuelle de 25 fiches	350 fr.
Service Nouveautés	300 fr.
C. C. Coopérative Enseignement Laïc, Cannes, 115.03, Marseille	

Dans ce numéro :

- C. FREINET** : La vraie place de l'observation dans nos techniques.
E. FREINET : L'initiation artistique.
G. LAMIREAU : Pour le monde qui vient.
 Vie des Commissions : Histoire — Ecoles des pays bilingues.
 Cinéma.
 Correspondance et échanges d'élèves.

PARTIE SCOLAIRE :

- GARNIER** : Gravure sur lino.
GAUTHIER : Rencontres entre coopératives.
FERRAND : L'observation.
LEVESQUE : Pour un nouvel emploi du temps.
 Questions et réponses.
 A travers nos journaux scolaires.
 Livres et Revues
 Documentation internationale.

Coopérative de l'Enseignement Laïc
 des Disques C. E. L.
 en vente au prix de
 105 fr. net, port en sus

403. *Chant de Lel.*
 102. *Au jeune soleil. — Ronde des fleurs printanières.*
 104. *Bonjour. — Noël.*
 101. *Le Semeur. — Les Marteaux.*
 462. *J'ai vu la mésange.*
 Il nous reste un certain nombre d'exemplaires que nous pouvons livrer jusqu'à épuisement des numéros suivants :
 B 501. *Exercices rythmiques sur le « Menuet » de Lully, par Demenez et Sandy.*
 B 502. *Henrikje, danse populaire flamande. — Dansons, musique de Raes, paroles de Encyclair.*
 B 404. *Auprès de ma blonde. — Il pleut bergère.*

Nouveaux prix pour nos appareils PHONOS - DISQUES - RADIO

(Ces prix sont établis, selon notre habitude coopérative, en partageant à égalité la marge bénéficiaire. Ces prix s'entendent absolument nets, port et emballage en sus).

Phono C.E.L., de fonctionnement parfait	4.500 »
Tourne-disque C.E.L.	5.950 »
Ampli 4 w. avec haut parleur et tourne disque	19.950 »
Ampli 13 w.	38.900 »
» avec micro	41.450 »
Radio, 3 gammes d'ondes	10.075 »



- Pour vos polycopies..
 le Nardigraphe export coûte.. 3.250 »
 (remise 5 %)
 le Nardigraphe super 4.615 »
 Ces appareils sont livrables.

1^{er} JANVIER 1947
 CANNES (A.-M.)

7

ÉDITIONS DE L'ÉCOLE
 MODERNE FRANÇAISE

UNE ATTESTATION qui est un exemple

Ma lettre rejoindra certainement la nombreuse liste des lettres de remerciements et d'éloges.

Jeune instituteur (24 ans), je suis arrivé à ma démobilisation dans une école mixte de hameau, pourvue alors du seul matériel scolaire traditionnel : tables à deux bancs, tableaux muraux, cartes, tableaux noirs. Un point, c'est tout.

En un an — exactement : 31 décembre 1945-31 décembre 1946 — j'ai réalisé la rénovation complète de ma classe suivant vos méthodes et vos conseils. Après la création d'une coopérative scolaire, j'ai pu, grâce à deux fêtes seulement (14 juillet 1946, 20 décembre 1946) doter mon école de tout le matériel indispensable, c'est-à-dire : imprimerie, disques et phono, radio, cinéma, bibliothèque de travail (B.T., F.S.C., etc.), matériel divers de recherche, d'expérimentation ou de travail : baromètre anéroïde, thermomètres, microscopes, ballons et tubes de verre, etc., matériel de linogravure.

Ceci n'est pas un panégyrique, mais un bilan absolument loyal. En un an, grâce à deux fêtes scolaires, j'ai pu acheter pour 65.000 francs de matériel.

Il a été réalisé : journal scolaire, pratique du texte libre de français, constitution de l'école en équipes s'administrant elles-mêmes, travaillant elles-mêmes aux cinq ateliers qui ont été constitués.

Je suis en train de réaliser une monographie locale (région de la Bresse) richement documentée et illustrée.

Je dois dire ici tout l'enthousiasme que ce travail nouveau et librement consenti a suscité dans la classe (aussi bien aux élèves qu'à moi-même !...); tout le bienfait et les enseignements que nous avons tiré de la lecture de « L'Éducateur » et de vos brochures, en particulier « L'Imprimerie à l'École » et « L'École Moderne Française ».

Pour rassurer les maîtres quant au résultat immédiat de cette forme nouvelle de travail, je dirai que j'ai eu, au C.E.P. du 19 juin dernier (centre de Mampton) un succès de cent pour cent.

C.E.P. première partie : présentés 2 reçus 2
C.E.P. ancien régime : présentés 8 reçus 8
Au total : présentés 10 reçus 10

Aussi je tiens encore à vous remercier et remercier la C.E.L. pour les possibilités nouvelles innombrables d'intérêt et de découverte qui nous ont été ainsi fournies. Je désire (par bulletin d'adhésion ci-joint) m'inscrire pour participer aux travaux coopératifs de vos commissions, rendant ainsi partiellement les services qui nous ont été rendus. — TERRIER (Saône-et-Loire).

QUI pourrait me fournir toutes indications utiles pour construire un pluviomètre simple ? — R. CANET, instituteur, Avrolles par Saint-Florentin (Yonne).

OCCASIONS ET ÉCHANGES

Ne penses-tu pas que L'Éducateur devrait ouvrir une rubrique « Occasions - Échanges » ? Beaucoup de collègues cherchent des appareils ou des pièces mécaniques pour bricolages, fournitures ou autres objets. Sans faire de concurrence à la C.E.L., je dis que nous nous rendrions de grands services en servant de trait d'union entre bricoleurs. Je puis me charger (ou tout autre collègue que cela intéresserait) de centraliser les offres et demandes de ce genre et mettre les parties en rapport. Prière de soumettre cette idée à nos amis.

Nous serions heureux de donner suite à ce projet si les camarades le désirent.



A VENDRE ou à échanger microscope scolaire Pathé-Baby avec film 100 m. Livres secondaires, demander liste. Grisot, 3, rue Champroud, Besançon.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION "Poésies sans Issue"

Recueil de vingt poèmes, en souvenir des trente mois subis à Orianenburg et à Dachau, par

HENRI POUZOL

CONDITIONS DE SOUSCRIPTION

100 exemplaires sur vergé Montfeurat, numérotés de 1 à 100, l'exemplaire.. 100 fr.
300 exemplaires sur parcheminé M.F., numérotés de 101 à 400, l'exemplaire.. 50 fr.

Adresser somme souscrite et toute demande de renseignements à l'auteur : Henri Pouzol, instituteur en congé, 12, avenue de la Marne, Argelès-Gazost (Htes-Pyrénées).

Editions : La Tour de Feu, Jarnac (Charente).

A propos du livre LA LECTURE GLOBALE de L. MAWET

De nombreux camarades s'émeuvent de voir Pagès porter sur ses catalogues : *Lecture globale par l'Imprimerie à l'École*, par L. Mawet, et ils ne comprennent pas.

Or, il s'agit là d'une édition spéciale augmentée que Mawet a fait éditer lui-même en Belgique et dont il avait remis un certain nombre d'exemplaires à Pagès, et non de notre B.E. N.P. : *Lecture globale idéale par l'Imprimerie à l'École*.

A. RETAIL, St-Jean-de-Monts (Vendée), bord de la mer, classe C.E. 2, C.M. 1, échangeerait journal scolaire mensuel et peintures à la colle (50x60 cm). Faire envoi à Retail.

GEOLES DE JEUNESSE CAPTIVE !

Seriez-vous en mesure de connaître avec certitude, et en un clin d'œil, la valeur pédagogique des maîtres d'une école, l'adaptation technique de leurs classes aux besoins fonctionnels des enfants, et donc l'intérêt profond et naturel que ceux-ci portent à leur travail, et cela sans même pénétrer dans une classe, sans interroger ni maîtres ni élèves ?

Entrez dans les w.-c.

S'ils sont propres, c'est qu'ils ne servent que selon leur destination, que les enfants ne s'y précipitent que « lorsqu'ils ne peuvent plus tenir », pour en ressortir presque instantanément, sitôt leur besoin satisfait. Que feraient-ils au cabinet alors que le soleil est clair, la classe accueillante, et que les camarades les attendent pour continuer un travail qui est plus que jeu, qui est vie !

Les cabinets sont sales, les murs incrustés de dessins, noircis d'inscriptions, voire même de rimes plus ou moins ordurières qui ont coûté à leurs auteurs de longues minutes de travail appliqué... La porte elle-même, ou le cadre de la fenêtre sont gravés avec une patience qui vous étonne !...

C'est qu'alors il est des enfants qui préfèrent la puanteur et la liberté toute relative du cabinet à la passivité et à l'obéissance qui leur est imposée en classe, et qui trouvent enfin là, et là seulement, le loisir d'exprimer — si mal ! est-ce toujours de leur faute ? — un peu de cette personnalité que soulève un dernier sursaut contre l'étouffement.

Ne vous plaignez pas de ces enfants ! Plaignez-les, et plaignez l'école à laquelle certains élèves préfèrent les cabinets !...

J'ai connu un enfant — et combien sont dans ce cas, hélas ! — qui, pour se soustraire à la dureté inhumaine et à l'injustice de son marâtre, se réfugiait le plus souvent possible dans les cabinets où il reprenait enfin, quelque peu, conscience de lui.

Que votre école ne soit pas marâtre ! Que les enfants s'y expriment librement, qu'ils dessinent, gravent, jouent, s'instruisent et travaillent !

Les cabinets seront propres.

LA VRAIE PLACE DE L'OBSERVATION DANS NOS TECHNIQUES

Nous avons trop tardé, à notre gré, pour l'étude particulière de cette question qui risque de devenir comme un cheval de bataille pour un dernier assaut de la scolastique contre la vie. Un excellent article de M. Lhotte, inspecteur primaire, dans le *MANUEL GENERAL* du 7 décembre, sous le titre « Les méthodes actives et l'exercice d'observation », nous est une occasion pour cette mise au point.

Disons-le tout de suite : nous sommes radicalement et définitivement contre la « leçon d'observation », comme nous sommes contre toute leçon, c'est-à-dire que nous condamnons la leçon d'observation comme point de départ de notre travail, ce point de départ restant exclusivement, selon nos techniques, l'expression libre de l'enfant, la vie et le travail, l'activité sociale, la satisfaction normale et naturelle des besoins fonctionnels que nous avons laissé se révéler ou que nos techniques nous ont permis de sonder.

M. Lhotte a fait pour nous la critique que nous avons préparée et qu'on aurait peut-être jugée, sous notre plume, partiiale et partisane.

«... L'Ecole Nouvelle n'a plus d'âme.

J'en veux prendre pour preuve aujourd'hui la leçon de sciences. Les instructions officielles de 1923, auxquelles il faut toujours se reporter, même en matière d'éducation « nouvelle », avaient précisé qu'il s'agissait « d'une méthode expérimentale propre à éveiller et à entretenir la curiosité intellectuelle ». N'était-ce point clair ? Hélas ! on avait compté sans le refus de s'élever de nos prophètes, sans leur souci du procédé, du terre-à-terre. Et l'on doit craindre aujourd'hui qu'on ne soit sorti d'une routine que pour retomber dans une autre.

J'ai sous les yeux le compte rendu de « l'observation » d'une grappe de raisin, qui fut faite par des enfants des Cours préparatoire et élémentaire. Oh ! certes, on a fait là beaucoup de travail. On a dessiné la grappe, puis une feuille, puis une rafle fraîche, une sèche, un grain mûr, des pépins (nombre), puis on a pesé la grappe, on l'a mesurée en centimètres, on a pesé le plus gros grain, la rafle, compté les grains, mesuré la quantité de jus recueilli. Et puis on a soustrait pour connaître le poids du résidu, puis pour savoir de combien de grammes Paul avait été frustré au regard de Camille, et les plus grands ont eu le droit de rechercher combien pèse un litre de jus. Et je passe sur les mensurations de la treille, en long et en large. Cette treille était une mine, une mine de chiffres...

Cet inventaire tâillon et a priori stérile, fut pourtant une bonne leçon puisqu'elle est offerte en modèle, et sous les auspices des Méthodes Actives. C'est donc qu'on y a « éveillé et entretenu la curiosité intellectuelle ». Mais comment s'y est-on pris ? Voilà-t-il pas ce qu'il aurait fallu nous apprendre, plutôt que les 35 gr. que pesait la grappe de Paul et les 62 de celle de Camille ? Car on imagine bien le bambin de 8 ans (il y en avait de 6 !) devant la belle grappe dorée, avec mission de la soumettre à l'épreuve de la balance et du mètre. Comment a-t-on pu le rendre curieux de cet amas de chiffres dont personne, fût-il « scientifique », fût-il savant, ne s'est jamais soucié ? Comment a-t-on pu faire jaillir de ces aridités cet étonnement qui est, à ce que disait Pasteur, le commencement de la science, l'étonnement qui mesure l'activité d'une classe et qui donne son prix à la vie.

Où est la joie dans cette école joyeuse ?... Et voici qui achève de nous déconterter : « On mesure et on pèse beaucoup dans toutes les séances ». La classe est, à cet effet, pourvue d'une balance et les enfants munis d'un double décimètre, d'un mètre et d'un décimètre (l'un en carton, les autres en ficelle avec des nœuds). Et sans doute c'est là que notre bambin se console, car un tel attirail ne saurait être réuni et manipulé que dans une salle de classe, et il lui reste la nature entière pour se détendre, affranchi de l'observation, au même titre apparemment que l'adulte qu'on n'a pas coutume de rencontrer promenant dans le monde sa balance et sa chaîne d'arpenteur...

Point de mètre tout d'abord entre le fait et l'esprit dont le premier contact, dans l'observation, atteint à la simplicité et à la soudaineté de l'étrémité. Avant de mesurer, il faut voir, et ce n'est pas le plus facile. L'OBSERVATION, C'EST UNE COMPLICITÉ DES SENS, DE LA PENSÉE ET DU SENTIMENT DONT LE RÉSULTAT, ET SOUVENT LE BUT, EST LA SOLUTION DE L'ÉNIGME QUE POSE LE FAIT OU L'OBJET. On construira sans doute quelque jour une machine capable de faire sourdre d'une grappe de raisin tous les chiffres qu'on peut rêver. Une machine à observer, jamais. L'observation exige un esprit et un cœur, et qui soient chargés par l'étrémité...

Et c'est parce que l'observation naît de l'inquiétude du sujet plutôt que des vertus de l'objet que peu nous importe, en somme, que votre ingéniosité ait découvert cent manières de retourner l'objet. Vous seriez mieux avisé en nous révélant comment on meuble un esprit d'inquiétudes, comment un objet donné peut éveiller, puis apaiser une démangeaison de l'esprit...

C'est cette passion, c'est cette inquiétude, qu'il faut communiquer à l'enfant. Et c'est de la manière dont on peut enflammer un esprit, tourmenter une âme qu'il vous faut nous entretenir. Et il vous apparaîtra sans doute que cet embrasement est vie, spontanéité, élan du maître vers l'élève. N'embarrassez donc point l'éveilleur d'âme de vos trucs et de vos procédés... Et ne donnez pas à croire que la formation d'un esprit résulte de la manière dont il a acquis le b a ba ou qu'il a tracé les premiers bâtons ».

L'exemple de la photo devrait nous être révélateur. Vous pouvez partir à la chasse aux images avec votre appareil imparfait, à lentille défectueuse, et vous acharner à saisir, par temps mort et sans lumière, les aspects multiples d'un phénomène dont vous voudriez fixer le déroulement et, dans huit jours, dans un an, vous chercherez dans cette série de photos floues et sans éclairage, un seul souvenir précis de ce que vous auriez voulu graver à jamais.

Il est bien préférable d'attendre que le soleil éclaire le spectacle ; vous choisirez le biais le plus favorable pour obtenir un maximum de détails. Un vingtième de seconde y suffit. Vous aurez une photo parlante, révélatrice, sensible, qui traduira un moment de vie, et la transcription dans ce moment de vie d'un état d'âme et d'un sentiment.

C'est ce que tente de réaliser le cinéma en concentrant tous les feux sur l'objet ou le spectacle à observer, en le chargeant d'inquiétude, de mystère et d'affectivité. Et le cinéaste qui, lui, est obligé de mesurer les réactions du public, le sait bien : Pour vous accrocher à un paysage, à une action, à un objet, il se garde bien de vous le présenter scolairement sous toutes les faces, aux diverses heures du jour, avec d'énervantes explications... Il sait que le spectateur veut du changement, et qu'il ne veut pas « savoir », il veut sentir et vibrer.

Alore le cinéaste vous accroche et vous conduit par des chemins de mystère jusqu'à ce tournant où, ému et inquiet, vous voyez tout d'un coup, dans un éclair, avec un maximum d'acuité et d'efficacité, ce que l'observation la plus attentive ne vous aurait point révélé.

Les pédagogues disent aussi : pour observer, il faut susciter et retenir l'attention. Mais — et nous l'avons noté bien des fois — vos leçons ne mettent en action que cette attention de deuxième zone dont parle Dewey. L'attention puissante, celle qui mobilise l'être tout entier, en le projetant sans réserve vers les lignes de vie révélées nécessite cette concentration de feux, cette intensité d'éclairage sans lesquelles vous n'aurez que du flou et du mort.

Nous ne faisons point cette critique pour le malin plaisir de tourner en ridicule les instituteurs attachés à leurs leçons d'observation. Nous sommes à la recherche d'une technique de travail. Il s'agit de choisir la meilleure. Et dans cette recherche, nous n'oublierons pas que la leçon d'observation n'a pas que des défauts. Elle a été, en son temps, un progrès certain sur le dogmatisme des leçons exclusivement verbales et du par cœur. Nous devons, et nous pouvons faire mieux.

Nous ne mettons donc pas l'accent sur l'observation systématique, même lorsqu'elle est apparemment méthodique, mais sur l'éclairage par la vie. Nous nous souviendrons qu'il est bien délicat d'intéresser l'enfant, par l'extérieur, à un objet, à un événement que n'éclaire aucune lueur affective. Seuls peuvent y parvenir les éducateurs d'élite qui savent mystérieusement colorer de poésie et de sentiment les faits les plus neutres.

Par contre, quand nous avons su mobiliser par la vie, l'attention fonctionnelle des individus, nous réalisons de ce fait, automatiquement, la conjonction des feux qui donnera à l'attention son maximum d'intensité.

Nous recherchons donc cette vie, nous l'introduisons à l'école selon les mêmes normes

qui portent les individus, au cours des jours, aux plus éminentes activités constructives ; nous éclairons fortement, et nous attendons le moment propice pour faire jouer le déclin qui impressionnera à jamais la plaque sensible. Nous sommes certains alors d'avoir fait de la bonne besogne et définitive.

Ce qui inquiète parfois les pédagogues, c'est cette part d'imprévu et d'accidentel que nous donnons toujours à l'exploitation de nos intérêts fonctionnels. Le pédagogue tient à faire ses leçons à heure fixe, quel que soit l'éclairage : l'emploi du temps et les programmes les prévoient et les imposent.

Prenons encore une fois exemple sur le cinéaste qui attend patiemment que le ciel soit favorable à sa prise de vue, qui utilisera les rayons brillants du matin et non la lumière comme usée et vieillie de l'après-midi, et qui profitera parfois d'une éclaircie pour réaliser en quelques minutes ce que n'auraient pu donner des journées entières de lumière tamisée.

On dira : oui, mais il y a les studios, avec leurs maquettes et leurs feux artificiels.

Oui. Mais il faudrait savoir ce qu'ils représentent de gaspillage d'énergie, si la déformation qu'ils infligent à la vie n'est pas, par elle-même, un grave danger, et si, en définitive, il ne vaut pas mieux, comme l'ont réalisé quelques films récents à succès, s'en retourner à la vie, et attendre s'il le faut que le soleil luise.

Tout ce que nous venons de rappeler ne signifie nullement que nous soyons contre l'observation et que nous en niions les avantages et la nécessité. C'est de la technique de cette observation que nous discutons. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'y revenir car ces notes un peu désordonnées ne prétendent point épuiser techniquement le sujet.

En attendant, voici le conseil que nous donnons :

Méfiez-vous de la scolastique, des leçons, des exercices. Ce sont des procédés apparemment commodes, consacrés par la tradition, et dont les résultats méthodiques peuvent être soigneusement consignés sur des cahiers qui sont, en effet, des modèles, ou sur des tableaux qui sont trop bien faits et trop léchés pour nous émouvoir. Intéressez profondément vos enfants à la vie, à leur propre vie et à la vie qui les entoure, raccordez cette vie à la vie d'enfants éloignés par la correspondance interscolaire ; motivez recherches et travaux par textes libres, imprimerie, journal scolaire, conférences, cinéma et photo. Vous verrez alors l'enfant accroupi devant le terrarium comme Fabre devant ses bousliers au travail ; vous aurez le spectacle émouvant d'une équipe, ou de toute la classe parfois, concentrés à 100 % sur l'examen d'une plante, d'un animal, ou sur le colis qui arrive de vos correspondants et qui révèle une flore ou une faune qui vous étaient inconnues ; vous partirez dans les champs non pas pour expliquer, à chaque pas, à la mode scolastique, la pierre que vous heurtez ou l'arbre que vous frôlez, mais pour enquêter, pour chercher, pour sonder, pour mesurer, comme le cinéaste qui, dans le silence de son cabinet, a préparé son scénario et qui, profitant du soleil et de l'air léger, part à la chasse aux images. Et l'heure passera ; et il n'y aura plus de récréation parce que vous aurez fait la meilleure observation, celle qui prend tout l'être parce qu'elle répond à l'être.

Chaque fois que ces conditions ne sont pas remplies, quand manque l'éclairage, il vaut mieux s'abstenir ; ne cherchez pas la lumière artificielle. Vous n'êtes pas suffisamment outillés pour la manœuvrer. Si les programmes ou les horaires, ou les inspecteurs — et cela est de plus en plus rare — vous contraignent, au moins moralement, à une observation à heure fixe, sur un sujet donné, quel que soit l'éclairage, il vaut mieux alors revenir purement et simplement à la scolastique et à la leçon verbale. Mais ne tirez jamais l'observation par les cheveux. Attention, concentration et éclairage, voilà les grands secrets d'une totale réussite.

Quand les feux sont vraiment concentrés sur un sujet, il n'est pas interdit, au contraire, d'examiner ce sujet avec quelque méthode, de le tourner et de le retourner, de noter les observations, de les traduire en texte à imprimer et à photocopier, de dessiner ce qu'on a vu, de préparer un très beau tableau synthétique. Mais ce que la scolastique place à l'origine comme instrument et objet de l'observation, nous, nous l'avons comme aboutissant.

C'est peu, peut-être, mais c'est tout. Il y a entre les deux techniques la même différence concluante qu'entre les séries de photos floues et illisibles et le tableau vivant et illuminé.

N'hésitez pas : la vérité est toujours vers la lumière et la vie.

C. FREINET.

L'ART AVEC UN GRAND A ou l'initiation artistique

Voilà nos enfants entraînés au dessin libre et familiarisés avec la couleur, capables donc de faire jaillir spontanément de leur sensibilité des « œuvres » personnelles, différenciées de celles des camarades et susceptibles de contenir des valeurs nouvelles que nous allons essayer pas à pas de découvrir.

Depuis quelques années on a beaucoup parlé de dessins d'enfants. On en a parlé surtout à la manière adulte en essayant d'en déterminer d'avance les genres : **dessins libres, dessins d'observation, dessins d'illustration, dessins d'imagination** ; ce faisant, on s'est à peine rendu compte que ces genres arbitraires n'apparaissent que par l'incompétence du maître à susciter le dessin naturel susceptible d'accéder d'un jet à l'œuvre d'Art. En effet, si l'enfant de dix ans fait un dessin d'observation (étude de fleurs, objets divers qu'il a sous les yeux), c'est uniquement que dans la succession des heures de cours, la leçon de dessin, venue accidentellement dans l'horaire, l'a obligé de choisir au pied levé un motif à dessiner.

Quel recours l'enfant trouverait-il dans sa sensibilité pour un exercice qui s'avère aussi scolaire qu'une leçon de calcul ou un exercice de grammaire ? Le plus simple est de regarder autour de soi et de s'accrocher à la chose qui paraît la plus facile à représenter, la moins apte à susciter des difficultés graphiques. De ce fait, peut-on dire que le genre « dessin d'observation » révèle une disposition patente de la mentalité enfantine ? Pas le moins du monde. Le dessin d'observation n'est que le pauvre résultat de la scolastique superficielle qui fait du dessin un simple exercice didactique alors qu'il devrait être l'expression d'une expérience intime de l'enfant et reposer sur un véritable besoin fonctionnel comme la parole, le geste et le chant.

Si nous passions en revue les divers genres que l'école propose à l'enfant, nous verrions qu'ils sont tous de plus en plus arbitraires, extérieurs à la personnalité enfantine, y compris le fameux dessin spontané, en l'appelant le plus souvent « dessin libre ». Il est facile de se rendre compte qu'un enfant sollicité par les divers exercices scolaires anormalement morcelés, est impuissant à se recréer, à libérer cette fantaisie prime-sautière qui fleurit dans la rosée du temps perdu. L'artiste ne découvre « sa veine » qu'en consentant à flâner au long des jours, en préférant l'apparente paresse à l'activité fébrile des hommes d'action.

Qu'on le veuille ou non, l'enfant embrigadé dans les écoles à préparation d'examen est

déjà un esprit surchargé qui n'a plus de temps à perdre, qui ne sait plus suivre la ligne fluctuante de l'inspiration.

Dans ces conditions, l'on comprend que l'on puisse s'insurger contre l'originalité du dessin des écoliers et dire : « Le dessin spontané d'un enfant de dix ans n'est pas plus une création originale que ne le sont son langage et son style » (1). Pour nous, le « dessin des écoliers » n'est pas le dessin d'enfants. Le dessin d'enfants a des bases profondes d'affectivité, de sensibilité qui en dégagent l'originalité, même à travers la gaucherie, l'audace. Et la preuve en est qu'à la maternelle déjà, nos tout petits savent déterminer leur style graphique. Si, au-delà, l'enfant se transforme en écolier, c'est infiniment regrettable pour les caractéristiques de ses dessins qui de subjectifs deviennent objectifs, c'est-à-dire impersonnels et étrangers à sa mentalité, comme c'est regrettable aussi pour l'originalité de sa pensée, de son comportement en général qui faisaient de lui, dans cette période de l'enfance, un être à part, attachant et toujours nouveau.

Prenez en grande attention l'originalité des graphismes enfantins et pour cela :

1^o Attachez-vous de bonne heure à faire des collections de types : types-personnages ; types-arbres ; types-maisons ; types-animaux, etc... Faites réaliser ces types à assez grande échelle. Vous pouvez les découper aussi dans des dessins complexes où ils apparaîtront à l'improviste et seront de ce fait pris vraiment sur le vif. Aidez l'enfant à colorier ces divers types ou au besoin coloriez-les vous-même sous la direction de l'auteur, alors, vous sentirez vraiment tout ce qu'il y a d'intérêt dans la création enfantine. Certes, tous les enfants voient autour d'eux les mêmes êtres, les mêmes objets ; ils admirent souvent les dessins de leurs camarades ou ceux de la maîtresse, et pourtant leurs œuvres sont typiquement personnelles. Pendant des semaines et des mois, ils leur conserveront les mêmes caractéristiques morphologiques. Il y a donc des raisons intrinsèques qui déterminent une interprétation individuelle et ce sont ces raisons intrinsèques qu'il nous appartient de sauvegarder.

2^o Observons de près l'évolution de ces divers types et nous nous rendrons compte que progressivement, l'enfant les enrichit, les parachève. Il apprend à profiter de ses expériences personnelles, de celle de ses camarades pour donner plus d'ampleur à sa vie intérieure et ses dessins immanquablement s'en ressentent. Datez les divers types d'un même élève au cours de l'année et rendez-vous compte de leur enrichissement. Conser-

(1) *Arts de France*, n^o 9, *Le dessin, des écoliers* ; Vige Langevin.

vez ces documents dans une petite chemise que vous placerez dans la grande chemise réservée à l'élève.

3° Il arrive que dans certains groupes d'enfants s'installe une sorte d'esprit d'Ecole comme il en éclot autour des grands maîtres. Ainsi des élèves peuvent pendant un certain temps se passionner pour un même thème graphique et l'embellir de toutes les ressources ornementales à leur disposition. Pendant des semaines, par exemple, des fillettes de notre Ecole de Vence, mettaient tous leurs soins à réaliser « la plus belle Demoiselle », « la plus belle Maman », « la plus belle princesse »... Leurs dessins s'apparentaient par la même richesse décorative, la même chevelure exubérante, une profusion de chamarrures vestimentaires, des nœuds, des fleurs... Et pourtant chaque type garde ses caractéristiques personnelles indéniables.

Là aussi, collectionnons ces œuvres d'inspiration collective qui nous feront sentir à quel point l'enfant peut rester soi-même, même à travers l'influence d'autrui. Tâchons d'en retrouver la sensibilité, et passant du dessin à l'expression orale, essayons d'en faire la base de récits, de scènes, de contes collectifs eux aussi, qui magistralement illustrés, seront le point de départ de toute une littérature enfantine excessivement originale.

Prévoyons une chemise spéciale pour ce genre d'exercice qui passionnera les enfants.

(à suivre.)

E. FREINET.

LE BULLETIN DEPARTEMENTAL DE L'HERAULT (DECEMBRE 1946)

publie le

RAPPORT ANNUEL SUR LA SITUATION DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

Il conclut par le chapitre :

RENSEIGNEMENTS ET DIRECTIVES PEDAGOGIQUES

D'une façon générale se détacher des journaux pédagogiques, s'inspirer des méthodes nouvelles en vue de sortir d'un enseignement trop traditionaliste parfois.

Il est recommandé l'emploi de « l'Imprimerie d'Ecole » qui, en plus de l'aide qu'elle apporte aux divers enseignements, sert à créer un effort vers la compréhension humaine.

“ CAMPING PLEIN AIR ”

A partir du numéro de janvier 1947, la revue mensuelle *Camping Plein Air*, 13, rue de Grenelle, Paris-7^e, paraîtra sur 32 pages au lieu de 24. Prix du numéro, 25 fr. Prix de l'abonnement d'un an : 350 francs.

Pour le monde qui vient...

Je suis de ceux qui croient que « L'Educateur » a mieux à faire que d'ouvrir ses colonnes à certaines polémiques, mais je ne voudrais point laisser sans réponse les « réflexions ordonnées » de M. Amengual, d'autant que la dernière partie de son article donne à ma pensée un certain côté nihiliste et anarchisant, ce qui n'est pas effectivement le propre de mon caractère.

Je n'en suis point encore à ce stade qu'Alfred Huxley nous décrit dans un certain roman-critique où la société est divisée en alfas-plus, alfa-moins et bétas. Ces bétas, dont l'enfance est consacrée à une sévère éducation, je dirais même à une contre-éducation. On leur laisse entre les mains des roses électrisées, à seule fin que la commotion électrique les dégoûte des roses, des fleurs et par là même, de la Beauté. Et les bétas adultes n'ont ni le besoin, ni l'idée de cueillir des roses, ni le besoin, ni l'idée sans doute de lire des romans... Mais qu'on veuille bien croire que cette standardisation n'est pas mon but, encore que les bétas ne désirant rien, étaient des gens satisfaits de leur sort, et donc parfaitement heureux.

Pour M. Amengual, c'est le procès de la littérature en général que j'ai engagé. Certes, mes visées étaient beaucoup plus modestes, mais je n'en reconnais pas moins sincèrement que j'ai ouvert un procès : non pas celui de la littérature en général, mais bien celui d'une littérature particulière.

Il m'apparaît, en effet, que la littérature, quelle qu'elle soit, est une sécrétion de la société. Et cette société obéit également à la loi des contraires : une partie de la littérature concourt au maintien de l'état de choses existant, l'autre partie travaille à en saper les bases, à en détruire les fondements.

Ce que je réprovoque dans le merveilleux, c'est justement son omnipotence. Au sein de cette toute puissance du merveilleux, des puissances irréelles sont maîtresses du destin de l'homme. Je sais bien qu'il n'y a pas que des génies maléfiqes, et que la bonne fée arrive toujours au moment opportun pour faire échouer l'inévitable. Mais je ne pense pas que le propre du conte soit de combler notre soif de domination. Tant se gonfle la grenouille qu'elle finit bien par éclater. Le propre du conte, le propre du merveilleux, le propre d'une certaine littérature est de ranger l'homme, ou le petit d'homme sur une voie de garage, le propre du conte est de l'écartier de l'action. Et d'ailleurs, jamais le merveilleux ne satisfait pleinement son lecteur.

Qui prouve que le mariage de Cendrillon avec le fils du roi soit la seule fin possible ?

Qui prouve que la richesse du marquis de Carabas soit la seule fin possible ?

Les fins du conte sont toujours le bonheur dans la richesse pour les uns, ou le bonheur et le contentement dans la pauvreté pour les autres. Bien que paraissant s'opposer, ces deux idées ne s'excluent pas : elles se complètent. Contentement et « bonheur » dans la pauvreté sont nécessaires à la quiétude de la richesse. Bien peu de contes se terminent par un appel à l'action, et plus souvent leur épilogue est faite d'une béate admiration de la richesse ou d'un lâche acquiescement de son malheur. C'est pourquoi j'aime ce conte de Victor Hugo intitulé « La puce », cette puce qui, elle, ne travaille point au maintien des choses existantes, mais qui pique le roi jusqu'à son abdication et à l'établissement d'une meilleure république.

« L'argent est la fée moderne », écrit M. Amengual ; je suis sur ce point en plein accord avec lui. Mais si je suis contraint de constater la chose, je voudrais essayer de la corriger, de la supprimer d'une façon définitive.

Oui, j'engage le procès d'une certaine merveilleux, oui, j'engage le procès d'une certaine littérature. J'engage le procès de tout ce qui nous écarte de l'action, j'engage le procès de toutes ces évasions, de toutes ces illusions, de toutes ces vies imaginaires qui ne sont point, à mon avis, des revanches sur la vie réelle. La meilleure revanche qu'on puisse prendre de la réalité existante, c'est de la transposition. Il ne suffit pas de prendre une pas de rêver mais qu'il faut surtout réaliser.

Je dis que le romanesque nous détourne de l'action, et dans les temps grandioses que nous traversons, rien n'est vrai que l'action. Comme le paysan qui œuvre pour dépasser sa norme, comme l'ouvrier qui travaille toujours mieux et plus vite, l'écrivain doit être un combattant.

Avant de communiquer à nos enfants les « classiques » du merveilleux, nous leur communiquerons le goût de l'action. Et pour ce qui est de hâter l'accession à la poésie, je suis de ceux qui pensent que la besogne est presque superflue. Il m'a été donné, aux heures enivrantes de la clandestinité, d'entendre de jeunes paysans ou de jeunes ouvriers nous réciter Aragon, Eluard, etc.. Il me souvient même que l'un d'eux me citait ce vers magnifique et elliptique : « La terre est bleue comme une orange ». — « J'ai tenu, me disait-il, la terre entre mes mains d'homme, la terre pas plus grosse qu'une orange et sur laquelle son relief était réduit à ces petits pores de la peau d'orange. Et tout à coup, la terre a bondi de mes mains et a coulé dans le bleu du ciel comme une perle... Et elle est devenue bleue. La terre est bleue comme une orange. »

Je pense que la poésie est une chose intime, et que point n'est besoin d'avoir un gros bagage intellectuel pour la bien comprendre, et surtout pour la bien sentir. Je n'irais pas jusqu'à écrire que chaque homme est un poète qui s'ignore, mais il n'en reste pas moins que l'accession à la poésie est une chose tout à fait personnelle.

J'ai écrit « qu'éducateurs du peuple, nous devons aller de l'avant avec le peuple ». Eh bien, s'il est une accession que nous devons hâter, c'est la sienne. Et toute la littérature qui nous éloigne de ce but est pour moi condamnable.

La société a secrété le merveilleux et le romanesque pour faire oublier ce qu'elle a d'imparfait, elle prête à l'homme des vies imaginaires pour qu'il ne songe point à transformer la sienne. Les hommes ne recherchent point le romanesque, mais l'aventure. L'homme est fait pour agir avant de rêver. Dans le romanesque, ce qui le satisfait c'est l'aventure. Mais il y a mieux à faire que de se mettre dans la peau d'un héros : l'aventure est dans l'action, et au bout, il y a le but réel et tangible que nous ne devons pas quitter des yeux.

Dans le monde qui vient, et que j'appelle, comme dit M. Amengual, il est possible que nul n'ait le besoin de lire des romans, au sens romanesque du mot.

La vie véritable que nous aurons transformée dans le sens du mieux être, et que nous aurons toujours à transformer de par la perpétuelle évolution des choses, saura nous suffire.

Pour en revenir sur un plan plus pédagogique, je ne pense pas qu'il soit bon de communiquer à nos enfants du merveilleux, que ce soit sous forme de Père Noël ou de contes plus ou moins fantastiques. Elise Freinet, dans « La Gerbe », a lancé les premières aventures de Pinocchio. Puissent les enfants le rapprocher de la réalité et de la vie véritable. Je me souviens du temps où j'écrivais moi-même les aventures de Gris-Grignon-Grignette, nous savions tout naturellement fixer nos héros dans la vie et les lier à elle : GGG en Espagne, en Allemagne, en Ethiopie....

Car la meilleure modernisation du merveilleux que nous puissions faire, est une transposition. Il ne suffit pas de prendre une pose romantique et de rêver à un chemin fleuri le coude appuyé sur l'obstacle qui barre la route, il s'agit de dégager le passage et d'aller de l'avant.

M. Amengual citait pour terminer une phrase de Roger Caillois, j'écrirai seulement cette noble devise qu'un héros avait fait sienne : « Vaincre et Vivre ! »

Gilbert LAMIREAU,
Instituteur à Champbertrand,
par Villiers-en-Plaine (2 Sèvres).

VIE DES COMMISSIONS DE L'INSTITUT

Chronique de la Commission d'Histoire

Que doit être une fiche d'histoire ?

Nous nous mettons en chantier pour faire des fiches. Entendons-nous sur ce que nous voudrions qu'elles soient.

1° Elles doivent s'adresser à des enfants. La fiche est un outil à ranger dans le fichier scolaire coopératif, à la disposition des élèves. Ceux-ci iront la chercher pour documenter leur conférence s'adressant le plus directement possible aux autres élèves. Si la fiche contient trop de détails difficiles, elle demandera un temps d'explication trop grand par rapport à celui qui doit être consacré à l'ensemble et l'enfant a beaucoup plus de difficultés que le maître à élaguer. Le texte doit être simple, clair et bien présenté.

2° Les fiches doivent s'en tenir à un fait, un document. L'écueil à éviter est de faire des petites brochures « Bibliothèque de Travail » en raccourci. Le plus simple des problèmes se résoud par un raisonnement et une opération : c'est la meilleure forme pour la fiche.

Nous voulons parler de la Révocation de l'Edit de Nantes soit dans un sujet général comme la lutte pour la liberté de conscience, ou l'Intolérance avant la Révolution Française, ou les persécutions politiques dans les temps modernes, soit dans un sujet plus particuliers Louis XIV, ou l'absolutisme de Louis XIV, ou Misères du Grand Siècle, etc... Le fait de la Révocation de l'Edit de Nantes se place dans tous les sujets. La fiche doit être souple pour s'adapter : une abjuration, une relation sur les dragonnades, une nouvelle utilisation du temple, un exil, les ordres donnés aux curés, un jugement, etc., sont des sujets chacun suffisants pour une fiche. Ce serait une grave erreur, à mon sens, de vouloir traiter le sujet « la révocation de l'Edit de Nantes par 1, 2, 3 fiches : ce serait la renaissance sous une autre forme des leçons d'histoire traditionnelle que nous sommes unanimes à repousser.

3° La fiche d'histoire locale a un intérêt général. Les faits locaux sont les fruits d'un milieu à une époque donnée. Leurs caractères diffèrent peu à travers la France : une adjuration de Puycasquier dans le Gers a le même contenu et la même forme qu'une autre faite à Dreux ; une route romaine, l'ancien grenier à sel du village, une enquête sur les dernières diligences valent d'un bout à l'autre du pays. Et si parfois il y a des différences, leur explication est la source d'un excellent travail (prêtres réfractaires ici, prêtres jureurs là-bas). Des problèmes spé-

ciaux sont posés par des milieux différents : l'Algérie, les colonies ont des facteurs de développement différents. Leurs comparaisons feront ressortir quelques faits capitaux de l'histoire humaine. Leurs apports, loin d'être à isoler, nous seront d'un précieux concours, et c'est, justement là que se démontrera la forme supérieure de notre conception de l'Histoire. La difficulté réside dans l'orientation toute nouvelle que devront rechercher nos camarades de ces pays. Nous nous proposons d'en traiter une autre fois.

Donc, faisons des fiches tirées le plus possible de sources locales, présentant un fait documentaire simple et qui, vraiment visent à documenter l'enfant.

André FONTANIER.

P. S. — Les camarades se doivent de proposer les sujets à traiter dans cette chronique.

— COMMISSION — DES PAYS BILINGUES

I. — TECHNIQUE FREINET

On entend couramment affirmer avec autorité par les routiniers de l'Enseignement traditionnel : « Les techniques Freinet ? Pas applicables chez nous où la langue maternelle de nos enfants est le patois (si nous sommes en Alsace ou en Basse-Bretagne) ou l'arabe (s'il s'agit de l'Afrique du Nord). Pas pour nous. Bon pour les autres ». Les autres, ce sont, en Afrique du Nord, les Européens ; en France, tous les enfants qui parlent français à la maison... du moins on le croit.

Est-ce que la maman attend que son bébé sache très bien parler pour entreprendre des conversations avec lui, pour l'interroger ? Est-ce que sous prétexte de lui apprendre le français, elle se met à lui faire répéter à satiété des phrases correctes, comme cela se pratique couramment en Algérie et probablement au Maroc et en Tunisie dans l'enseignement des Musulmans ? Quand bébé commence à s'exprimer, il arrive quelquefois que maman le reprenne sur la prononciation et bébé répète tant que cela lui plaît et seulement tant que cela est pour lui un jeu : on le voit alors avec des yeux coquins s'essayer à dire « chou » et répéter « sou ! sou ! sou ! » jusqu'à ce que quelque chose de plus captivant attire son attention et l'aiguille vers d'autres pensées. Verriez-vous alors sans rire et sans vous indigner, maman s'acharner à vouloir retenir l'attention de son petit et le punir pour sa distraction : un enfant qui passe, un objet qui tombe, une ombre, papa qui entre : c'est tellement plus attrayant ; maman remet sage-

ment à une autre fois... et elle passe à autre chose... et cependant bébé apprend à parler. Imitons donc sagement, nous aussi, la maman et n'utilisons la répétition qu'autant qu'elle ne fasse pas et ne fait pas un obstacle à la vie de l'école. N'oublions pas qu'un travail intérieur se fait seul en l'enfant, que l'acquisition utilise des voies encore secrètes : il pille ça et là dans la vie qui lui est offerte et selon sa nature propre ; d'ailleurs la vie elle-même se charge de revenir sur les mots usuels toujours liés à un acte ou une pensée d'enfant, en appelant toujours de nouveaux mots, de nouvelles expressions de pensée pour peu que nous laissons la vie entrer en classe, sans vouloir élever des barrières artificielles entre les différentes disciplines : autant que possible nos études diverses viendront d'elles-mêmes se grouper harmonieusement autour du centre d'intérêt de la journée ou de la semaine, centre d'intérêt choisi par l'enfant, parmi les nombreux textes libres qu'ils nous apportent.

Enfin, si depuis que les Méthodes Nouvelles sont recommandées officiellement, ces ennemis de l'effort et du renouvellement de soi-même que sont nos bons routiniers vous concèdent tout de même que la pratique du texte libre peut à la rigueur s'appliquer dès le cours élémentaire et se continuer au C.M. et au C.F.E., ils se récrient violemment quand on parle de commencer dès le Cours Préparatoire : « Mais voyons ! ils ne savent pas un mot de français quand ils arrivent à l'école ! Impossible ! Comment allez-vous leur faire raconter quelque chose ». Impossible à première vue pour celui qui ne veut que marcher sur les sentiers battus, pour celui qui ne veut rien tenter et désire s'enfermer seulement dans la molle routine !

D'ailleurs, pour le maître qui connaît la langue maternelle des enfants qui lui sont confiés, le travail sera grandement facilité : tout de suite, il peut les comprendre et ainsi gagner leur confiance — pour peu qu'il y prenne quelque peine — et les aiguiller plus sûrement vers la vie. J'ai toujours regretté, en présence de bébés qui me faisaient fête, de ne pas comprendre tous les petits discours qu'ils me débitaient en riant et d'être obligée, pour continuer à leur parler de demander à la maman : « Que dit-il ? » Maman, elle, ne s'y trompe pas, elle interprète tous les petits gestes, tous les sons plus ou moins articulés que prononce son petit ; va-t-elle lui répondre par les mêmes procédés ? Il n'en est pas question ; elle lui parle en bon français, en joignant le geste à la parole et, un à peu, bébé sort de son isolement et de son mutisme et accorde ses paroles avec ses pensées et ses gestes. Ainsi en va-t-il de même dans nos écoles, et très vite vous traduirez au tableau leur vie.

Il est bien évident que pour le maître qui ignore tout de la langue maternelle des enfants, la tâche n'est pas aussi facile. Est-ce que cela

veut dire impossible ? Comment s'y prend donc maman pour apprendre à parler à son petit ? Va-t-elle lui donner des leçons scolastiques ? : « Aujourd'hui, tu apprendras : maman, papa, lait, etc... ». Les résultats seraient probants. Non ! Elle vit devant lui, elle lui parle souvent et de tout ce qui touche à sa vie à lui : la tétée, le biberon, le petit lit, papa, maman, le frère, la lumière qu'il fixe, un objet brillant, etc. Maman parle à chaque occasion, à chaque acte de la vie de bébé. Avez-vous remarqué comme certains enfants — peu nombreux heureusement — arrivent à l'école avec un vocabulaire très réduit et un visage fermé : ils ne parlent pas. Soyez certains que, très souvent, cela est dû à ce que maman ne parle jamais à l'enfant, ne peut ou ne veut s'intéresser à lui, si ce n'est pour le bousculer. Mais cela est rare. Dans la plupart des cas, maman trouve en son cœur tout ce qui est à la portée de son enfant, tout ce qui touche à sa vie intime : c'est elle la première éducatrice de l'enfant. Eh ! bien, avec les petits de 5, 6 ou 7 ans qui nous arrivent à l'école sans savoir un mot de français, nous ferons comme maman avec son bébé ; nous leur parlerons beaucoup et souvent en classe, à la récréation, en promenade ; nous leur parlerons familièrement. De quoi ? de la porte ? du plafond ? du plancher ? des murs ? des tables ? des fenêtres ? comme le recommandent les programmes en Afrique du Nord, par exemple. Pourquoi s'y attarder aux premiers jours d'octobre quand la vie de l'école les amènera à leur heure, dans la pensée de l'enfant et aussi sûrement que 2 et 2 font 4 : « Fermons la porte, il fait froid. Qui a sali le mur ? Ouvre la fenêtre, etc... ». Alors ! attendons-les. Pourquoi le premier jour de leur arrivée serait-il plus difficile, *a priori*, de leur faire comprendre : « Ce matin, Mariama a apporté le lait à la maîtresse dans un pot à lait » que de leur apprendre : « Assis, debout ! Ali, ferme la porte ; je ferme la porte, elle ferme la porte... » quand l'histoire de la porte et du banc n'est pas encore entrée dans leur vie. Mais ce premier matin d'octobre, où nous nous étions installés sous le préau par suite d'un accident arrivé au mur de la classe, la Vie est entrée en classe avec les petits pas de Marianne, son sourire si gracieux, ses yeux rieurs et malins et sa petite main tendant le pot à lait à la maîtresse, si bien que de suite... une redoublante a raconté bien maladroitement, mais qu'importe, ne sommes-nous pas là pour redresser : « Mariama porté lait la maîtresse... » Tout le monde a compris ; le pot est encore là, sur une marche de l'escalier. Et notre premier texte est né ; on l'élargit... on agit avec le pot, le lait, etc..., on dessine. Que de choses à apprendre en un jour ou deux sur le même texte si vous le jugez nécessaire : on voit une goutte de lait, les yeux brillent ; les plus entraînés lisent d'abord, dessinent : voici Mariama, puis le pot à lait, voilà la maîtresse, Mariama qui porte le lait. Tous ces dessins sé-

parés s'en vont garnir le tableau de lecture portant chacun en lettres imprimées par nous le mot correspondant ; ils vont aider nos débutants à lire le texte écrit : les yeux vont du dessin avec son mot imprimé, au tableau où figure le même mot écrit... Et tout au long du jour, le travail s'ordonne autour de ce centre d'intérêt Ceci s'est passé dans une école d'un village arriéré de la Kabylie maritime située à 14 km. de la route des cars.

Beaucoup de nos classes comprennent, comme celle-là, à la fois classe infantine et cours préparatoire, ou C.P. 1 et C.P. 2 ; et alors tout est possible : les enfants du C.P. 2, qui en sont à leur 2^e année de scolarité, nous aident à démarrer et à comprendre les plus petits ; ce sont eux qui fournissent les premiers textes et toujours le dessin sera là qui aidera à la compréhension et à la lecture du texte choisi. D'ailleurs, très vite, les petits voudront raconter après avoir participé des yeux et des gestes aux récits des plus grands ; quelquefois, l'un d'eux s'y entraîne au bout de quelques semaines : il commence en français avec les termes connus : « Hier, j'ai vu... ou bien je suis allée... », puis, butant contre un mot inconnu il reprend la langue maternelle, s'anime, rit et toute la classe rit avec lui. Les plus grands essaient de raconter en français pour ce grand camarade qu'est le maître, le récit du petit ; on cherche ensemble les mots rebelles et les dessins viennent à notre secours. Et voilà le texte mis sur pied avec son accompagnement de dessins d'enfants. Cela vous effraie-t-il que nos débutants ne parlent pas les premiers jours ou les premières semaines ? Ils font comme bébé : ils écoutent, emmagasinent et... parce qu'ils ont plus de maturité que bébé, ils lisent les récits de leurs camarades et bientôt les savent par cœur. Puis un jour, ils font comme bébé : ils parlent.

Enfin, envisageons le cas du maître d'une école à plus de cinq classes ; n'y a-t-il aucun redoublant vous permettant d'amorcer le récit libre ? Souhaitons que bien vite tombent les barrières artificielles séparant les différentes classes d'une école et alors vous pourrez obtenir qu'un grand d'une classe supérieure vienne vous dépanner quelques minutes au début de la journée... En attendant, eh ! bien, je crois que le meilleur serait de rechercher des actions collectives susceptibles d'intéresser les enfants ; allons puiser au dehors, l'intérêt ne manque pas : l'eau qui coule, les fleurs, les feuilles d'arbres, l'oiseau qui chante ou la mer qui gronde, les olives qu'on ramasse en de grandes corbeilles ; parlons avec eux sur tout ce qui les attire, avec gestes à l'appui ; parlons familièrement et notons dans notre esprit ce qui, dans notre sortie, les a le plus vivement intéressés ; les enfants rapportent à l'école les objets témoins de leurs découvertes...

Et alors, écrivons au retour un texte collectif qui ne peut manquer d'être compris ; faisons-

le illustrer par les enfants comme dans le cas précédemment étudié.

C'est du moins ce que je tenterais de faire si j'étais placée dans des conditions défavorables ; j'avoue que je ne les ai jamais rencontrées ni chez moi, ni chez les collègues avec qui j'ai été en relation jusqu'alors. Très vite d'ailleurs, nous pourrions aborder le récit libre plus personnel. Tout ceci suppose d'autre part que l'apprentissage de la lecture n'est pour aucun de nous quelque chose de mort, simplement réduit à l'acquisition mécanique, mais un moyen d'éducation par une technique liée à la vie par le récit libre et la méthode globale.

Voici quelques réflexions inspirées par l'expérience dans des classes... plutôt défavorisée des points de vue recrutement et milieu humain. Ce n'est pas un travail complet. Il pourrait servir de point de départ pour une discussion pour tous ceux qui m'ont déjà écrit comme responsable de la Commission des pays bilingues... et pour tous ceux que la question intéressera encore. Que tous ceux qui n'ont pas peur d'aller vers la Vie tentent des expériences dans leur classe et nous les fassent connaître ; que tous ceux qui ont déjà réalisé quelque chose nous fassent part de leurs découvertes, que tous ceux que la question intéresse se joignent à nous : mettons en commun nos réalisations pour vaincre plus vite et plus aisément la routine et le dressage, pour faire triompher la cause de l'enfant à l'école. Au travail !

SUZANNE DAVIAULT,
à Vanclans par Nods (Doubs).

II. — PLAN DE TRAVAIL

La plupart de ceux qui m'ont écrit me demandent un plan de travail de la Commission des Pays Bilingues pour se mettre au travail de suite. J'ai exposé plus haut une partie de mes recherches personnelles en réponse à une question que l'on m'a souvent posée et qui pour cela m'a paru primordiale.

J'entends bien que chacun de nous aura à cœur d'apporter ses expériences, ses essais à l'appui de ses affirmations ; ainsi nos discussions auront-elles une base solide.

Mais j'aurais aimé que chacun d'entre nous contribuât à l'élaboration de ce plan de travail.

Cependant, le temps presse et pour donner une base de discussion principalement aux jeunes qui viennent à nous avec leur enthousiasme et leur bonne volonté, je vais noter ici quelques points qui m'ont paru importants ; que chacun dise ce qu'il en pense, y apporte les modifications qui lui semblent nécessaires, y ajoute ses suggestions et me fasse savoir dans quelle mesure il peut participer à la réalisation du nouveau plan élaboré par tous.

1° Comment peut-on pratiquer les techniques

Freinet dans les classes d'initiation et Cours préparatoire ?

2° Comment élargir la connaissance de l'enfant à partir du texte libre :

a) Au Cours préparatoire ?

b) Au Cours élémentaire ?

c) Aux Cours Moyens et classes de F.E., dans quelles mesures cet élargissement peut-il se faire par des moyens de recherches personnelles de l'enfant et lesquels ?

3° Constitution d'un fichier enfantin aux C.P. et C.E.

4° Les échanges interscolaires : à partir de quel cours ? Comment contribuent-elles à élargir le champ de l'enfant ?

5° Enseignement des deux langues.

6° Que faire pour améliorer les conditions actuelles d'organisation des écoles de pays bilingues :

a) Sur le plan personnel ?

b) Sur le plan administratif ?

Ce travail n'est valable évidemment que pour les classes d'enfants parlant tous une langue maternelle différente de la langue officielle ; dans les classes où les éléments ethniques sont mêlés, l'élargissement du champ de l'enfant s'y faisant presque de lui-même.

DÉPARTEMENT DE L' AISNE

Les instituteurs coopérateurs se sont réunis le jeudi 5 décembre 1946, à Laon, dans le local gracieusement mis à leur disposition par M. Michel, inspecteur départemental des Mouvements de Jeunesse.

Après une réunion animée, il fut décidé de constituer une filiale de la C.E.L. avec plusieurs dépôts répartis à Soissons, Laon, Saint-Quentin.

Le groupe départemental de l'Institut de l'Ecole Moderne fut organisé. Il comprend plusieurs Commissions de Travail animées par des camarades dynamiques.

Tous les camarades coopérateurs, imprimeurs sympathisants sont invités à se faire connaître en adressant un numéro de leur publication mensuelle au responsable départemental du mouvement de l'Ecole Moderne : Flamant, Ecole des Garçons, Bucy-lès-Pierrepont (Aisne).

Groupe de Meurthe-et-Moselle

Le Groupe de l'Ecole moderne de M.-et-M., réuni le 5 décembre à Nancy :

Décide, pour des raisons de commodité, de conserver le titre et les statuts du Groupe d'Education Nouvelle créé en 1938.

Se proclame la filiale départementale de la C.E.L.

Admet comme membres « de droit » les abonnés à L'Éducateur, sans solliciter de cotisation ;

une participation sera demandée aux membres qui désirent que le groupe s'affilie au Groupe Français d'E.N.

Entrepris l'édition d'une *Gerbe* départementale ; les camarades du département pratiquant l'imprimerie à l'école sont priés d'adresser, vers le 20 de chaque mois, à Aveline, à Vigneulles par Blainville-sur-l'Eau, une centaine de feuilles de leur journal scolaire ; en fin d'année, le papier sera restitué et le port remboursé ; ils recevront le journal gratuitement. Les autres adhérents sont invités à s'abonner à cet organe qui nous servira de liaison, auprès d'Aveline, C.C. Nancy 677.20 : le numéro, 5 fr., soit 30 fr. pour la fin de l'année scolaire.

Elit son comité pour 1947 :

Secrétaire général : Phulpin, Le Placieux ; secrétaire à la propagande : Aveline, à Vigneulles ; liaison avec le S.N. : Moine, à Buthegnémont ; liaison avec le S.G. : Hoffmann, à Toul ; délégué pour l'arr. de Toul : Lescanne, à Montle-Vignoble ; délégué pour l'arr. de Briey : Dehlinger, à Mance ; délégué pour l'arr. de Lunéville (à désigner) ; membres : Mme Barbier, Huchot, Maréchal, Marin, Page, Thibault, Vigneron.

En vue de l'édition en brochures B.T., le secrétaire général rassemble les documents sur l'industrie du fer, du sel, la bière... et les fiches sur tous sujets que nous ajouterons à notre *Gerbe*. Adresse en franchise : G.E.N., Inspection Académique. — ANDRÉ PHULPIN.

Pour acquérir un projecteur cinématographique

Beaucoup de camarades sont arrêtés pour acquérir un projecteur cinématographique sonore 16 m/m par la somme astronomique qu'il représente (de 100.000 à 150.000 fr. aujourd'hui).

Cependant, avec de la bonne volonté, il est possible, aux petites bourses de nos coopérateurs d'arriver à réunir les fonds nécessaires.

Le plus sûr est d'agir de la façon suivante :

1° Choisir un projecteur agréé par la Commission technique cinématographique (Debric, E.T.M., Genichen, Radio-Cinéma, Ericsson).

2° Demander à la maison choisie, un devis en triple exemplaires, de l'appareil et de ses accessoires.

3° Passer commande de cet appareil à la Ligue de l'Enseignement (direction de l'U.F.O. C.E.L.), 3, rue Récamier, Paris-7°.

Il est préférable de faire passer cette commande par l'Office du Cinéma Educateur de l'Académie, affilié à l'U.F.O.C.E.L.

Les avantages de ce procédé sont les suivants :

a) Une subvention de 10 % est accordée par la Ligue ;

b) La livraison sera accélérée et le paiement facilité.

4° Etablir un dossier de demande de subvention au Ministère de l'Éducation Nationale, direction du premier degré, par la voie hiérarchique (joindre le devis complet).

5° Faire de même au Ministère de l'Agriculture en la faisant établir par le maire de la commune.

6° Demander une subvention à la Direction départementale des Mouvements de Jeunesse après avoir fait agréer la Coopérative au titre post-scolaire et péri-scolaire.

7° Demander une subvention communale en employant toute la diplomatie persuasive.

8° Lancer une souscription dans le village pour le cinéma.

9° Organiser, en attendant : fête, tombola au profit du cinéma de l'école.

Il y a alors bien des chances après tous ces efforts que vous soyez récompensés, ce qui permettra à la C.E.L. de prévoir un développement accru des grands projets de cinéma éducatif qu'elle nourrit. — GAUTIER-M. TAVEL.

LES ÉCHANGES D'ÉLÈVES

L'Éducateur, n° 14, 1946, faisait appel aux camarades qui voulaient pousser les échanges interscolaires jusqu'aux échanges d'élèves.

Deux demandes seulement m'ont été adressées et n'ont pu être satisfaites faute de répondants. Il faudrait que dès le début de cette année les camarades donnent leur adhésion afin de correspondre avec leurs futurs hôtes.

Pour cela, remplir la fiche-modèle (Cf. *Educateur*, n° 14) et l'adresser à Lenient, instituteur, Arfeuilles (Allier).

Un exemple : une institutrice de Touraine demande un correspondant susceptible d'échanger pendant les grandes vacances prochaines, en les plaçant dans les familles, 8 élèves et anciens élèves pendant quatre à cinq jours.

Cas intéressant : deux écoles dans un village de moins de 200 habitants : les filles à l'école privée, les garçons à l'école laïque.

But : faire participer au séjour les sœurs des garçons, anciennes élèves de l'école privée, ainsi soustraites à l'influence confessionnelle. Les enfants préparent des fêtes pour payer les frais du voyage.

Camarades du Midi — en particulier — nous attendons votre participation. Vous êtes les préférés ! — LENIENT, Arfeuilles (Allier).

Après une première expérience pleine de succès, je désirais correspondre avec une école de montagne et couronner cette correspondance par un voyage.

Avec mes élèves, je me rendrais par chemin de fer dans la localité de mes correspondants. Mes élèves seraient reçus dans les familles pour le repas et le coucher. Dans la journée, nous

ferions ensemble des découvertes, des excursions (séjour d'une semaine).

En échange, nos hôtes viendraient dans l'île de Ré, au Bois-Plagé, où ils seraient hébergés chez mes élèves, repas et coucher, et dans la journée, nous ferions des excursions (naturellement, les maîtres seraient hébergés de même).

Ainsi les frais pour chaque école ne seraient que ceux du voyage par chemin de fer à un quart de place, en utilisant le titre III S.N.C.F., promenades d'enfants ou colonies scolaires.

P. GUILLORIT, Le Bois-Plage-en-Ré
(Charente-Maritime).

CORRESPONDANCE INTERNATIONALE PAR L'ESPERANTO

1. Lalanne, Castelbon par Navarreux (B.-P.).
avec

Armitage, Sidcot School, Windyridge, Somerseset (Angleterre).

2. Laurent, Montredon (Aude),
avec

G. Moir, Modern School, Whitbrom, Durham (Angleterre).

3. Grégoire, 86, rue Simon-Dereure, Montreuil (Seine),
avec

Guzzi, 33, via Modena, Turin (Italie).

4. Mme Rault, Cambremer (Calvados),
avec

R.J. Roes, Neath, Glamorgan (Angleterre).

5. Ès, Lansargues (Hérault),
avec

Haller, The School House, Hollande Jen Lincoln (Angleterre).

6. Clerc, Chevry-en-Sereine (S.-et-M.),
avec

D. van Dijk, Lancelotstr. 14, Amsterdam (Hollande).

7. Mme Glodeau, 115, boul. A.-Briaud, Montreuil,
avec

Mejer, Muiderberg (Hollande).

8. Gallet, Montbonnot (Isère),
avec

Albert Dean, 67, Butterstile Lane, Prestwich (Angleterre).



Parmi les camarades qui m'ont demandé des correspondants, qui voudraient échanger des observations météorologiques avec des collègues espérantistes anglais et hollandais, écrire à Lenient, Balaruc-les-Bains (Hérault), timbre pour la réponse.

Partie scolaire

Notre pédagogie coopérative

GRAVURE SUR LINO

J'ai lu avec intérêt l'article de Magneron, « Pour réaliser un beau journal scolaire », *Educateur*, nos 3 et 4. Je suis d'accord avec lui quand il dit que nous devons nous efforcer de présenter un journal propre, bien illustré et paraissant régulièrement.

Mais Magneron me permettra de dire ici, en toute franchise et en toute camaraderie, que je ne suis pas d'accord avec lui dans sa façon de procéder pour illustrer le journal scolaire.

Le point sensible a tout de suite été trouvé par les collègues qui lui ont demandé : « Qui a illustré votre journal cette année ? Dans l'ensemble, le maître ; raison : manque de lino ».

J'ai connu également, l'an passé, cette crise de lino ; mais, je n'ai, malgré tout, jamais gravé un seul lino depuis que nous imprimons, ni entièrement, ni en partie.

Ce qui est merveilleux dans la gravure sur lino, c'est qu'on réussit au premier essai. J'entends par réussir, non pas produire une gravure qui pourra rivaliser avec les bois gravés dont les artistes illustrent les romans, mais reproduire assez fidèlement un dessin fait par l'enfant avec sa naïveté et peut-être aussi sa gaucherie, dans une certaine mesure.

Personnellement, le lino du maître ne m'intéresse pas, même comme « modèle ». Le maître peut être artiste en dessin, en musique, en poésie, en gravure. Je l'admire ; mais je ne cherche pas à l'égaliser. Je sais qu'il me manquera toujours ce cachet qui fait l'artiste.

Le lino du maître n'intéresse pas non plus mes élèves. Ils l'admirent : « C'est drôlement bien !... Oui, mais nous ne pourrions jamais en faire autant... »

Quant aux collègues sympathisants aux techniques modernes, ils disent tout de suite : « Tu ne nous feras jamais croire que c'est un lino gravé par un élève ! Ou alors c'est un as, comme on n'en trouve peut-être pas un sur cent. Or, ce qui nous intéresse avant tout, ce sont les résultats obtenus par l'élève, l'élève moyen ».

Magneron a peut-être raison quand il écrit : « Le maître doit savoir graver ; il doit, comme ailleurs, pouvoir servir de modèle ». Dans toutes les matières d'enseignement, j'emploie une autre méthode.

En linogravure. — Quand il s'agit d'illustrer un texte, je dis à son auteur : « A présent, tu vas nous faire un dessin ». Parfois, plusieurs élèves peuvent également faire ce dessin. Exem-

pels : le clocher, la distillerie, les chevaux de bois, un animal... Nous cherchons le meilleur (à condition que son auteur n'ait pas fait de lino récemment). Nous pouvons corriger le dessin choisi en le confrontant avec les autres. Je donne un conseil, mais je ne prends jamais le crayon. Après quoi, je dis au propriétaire du dessin : « Eh ! bien, maintenant, tu vas en faire un lino. — Oh ! non, je ne saurais pas, je n'en ai jamais fait — Si, si, voici comme il faut tenir la gouge, placer tes mains ; tu vas tracer un trait assez fin tout autour de ton sujet et un camarade qui a déjà gravé va te surveiller pour que tu ne fasses pas de grosses erreurs et que tu ne te coupes pas les doigts ».

L'enfant réussit, son lino sera imprimé. Il en éprouve un bonheur profond qui le décidera à entreprendre d'autres tâches qu'il n'a jamais faites. Il prendra confiance en lui-même.

Souvent, lorsque nous tirons la première épreuve du lino, nous nous rendons compte que nous avons commis une faute : il y a trop de blanc à tel endroit. Nous en ferons notre profit ; mais le lino peut servir quand même, nous passerons un peu de crayon pour faire disparaître ce blanc et nos correspondants sauront nous excuser.

Nous n'avons guère recommencé que quelques linos (comme ils sont tous de petites dimensions, la perte n'a pas été grande).

Causes. — Grosses fautes ou oubli de graver le lino « à l'envers », c'était le cas de la distillerie qui n'est pas symétrique. Dans la plupart des cas, nous ne retournons pas l'image car il n'y a aucune nécessité à le faire.

Gravure sur zinc. — A cause du manque de lino, nous avons entrepris la gravure sur zinc, d'après les indications fournies par *L'Éducateur*. Deux élèves ont été volontaires pour faire le premier essai qui a réussi.

Nous avons également employé le limographe et la pâte à polycopier pour remplacer le lino. Là encore, mon rôle s'est limité à guider les élèves et je dois préciser que je ne fais jamais travailler les mêmes élèves quand nous essayons un nouveau procédé. Je préfère que le travail ait moins de cachet, mais qu'il soit entièrement fait par les enfants. Dans le même journal, les linos sont tous d'élèves différents.

Quant à la vente du journal dans le village (nous la limitons volontairement), c'est encore les dessins des enfants qui intéresseront les parents, plus que ceux du maître. C'est pour la même raison que les fêtes scolaires ont toujours du succès.

Rencontres entre coopératives scolaires

« L'homme est un être social » et notre école est une petite société. La forme coopérative est donc supérieure à la vieille scholastique, comme une démocratie est supérieure à une dictature. Tout cela a été dit, et il a été normalement constaté que les coopés scolaires tendent à se fédérer départementalement et nationalement. Mais il est un échelon plus proche, dont je n'ai jamais entendu parler. Une expérience concluante vient d'être tentée chez nous, et je ne me souviens pas d'avoir lu quelque chose de semblable, depuis vingt-cinq ans que je lis des revues pédagogiques.

Le 1^{er} mai 1946, aux Bordes (Loiret), 53 élèves de quatre communes voisines étaient rassemblés avec leurs maîtres et maîtresses. Une longue file de bicyclettes gagnait la forêt d'Orléans vers la ligne de partage des eaux. Une halte fut faite au Carrefour d'Orléans, où un maître évoqua le drame du 14 août 1944, un tragique épisode des luttes du maquis ; devant les petites croix de bois, le monument inachevé, les maisons brûlées, les enfants vécurent une leçon d'histoire comme il n'y en a point dans les livres. Puis ce fut la recherche du muguet, le goûter en forêt, le retour par le Val d'Or et la levée de Loire. En tout, 40 km. environ. Aucun incident de route. Le succès de cette première rencontre interscolaire commandait.

Le 13 juillet, 200 élèves, avec 12 maîtres et maîtresses, étaient rassemblés au Mesnil, commune de Germigny-des-Prés (Loiret). Ils étaient venus de six communes, les uns à pied, les autres en vélo, d'autres enfin par le car ou en camion. Un immense cercle fut formé sur le gazon, à l'ombre. Repos et mesures d'organisation : rassemblement des chefs de saines, dénombrement, conseils de prudence et de propriété, installation de cabinets pour les garçons et de cabinets pour les filles, etc... Puis, juché sur une grosse souche, Bonnemère raconta à un auditoire captivé l'histoire passionnante de Mowgli, de Père Loup, de Baloo, de Bagheera, et l'on partit à la recherche d'un gentil petit Mowgli enlevé par les vilains Bandar Log (grand jeu à thème). Ce fut ensuite le repas sur l'herbe, corvée d'eau potable, chasse aux papiers gras. Quelques élèves avaient apporté leurs pipeaux ; pour beaucoup de leurs camarades, ce fut une révélation. De nouveau, on fit cercle pour écouter Roy parler des merveilles de l'instinct chez les poissons, la belle histoire des anguilles, la mystérieuse remontée des saumons. Un rallye botanique, chaudement disputé, compléta cette activité naturaliste. Le temps de décider la date et le lieu de la troisième rencontre, et l'instant attendu arriva : nos impatientes cou-

Pipeau. — A mon avis, le maître n'a pas besoin de servir de modèle pour apprendre à jouer du pipeau. Son rôle peut se limiter à apprendre à monter et à descendre la gamme, à indiquer les trous qu'il faut boucher pour faire si bémol et fa dièse, apprendre à lire les notes et à faire copier la musique d'airs très connus, comme « J'ai du bon tabac » ou « Quand trois poules s'en vont aux champs ».

J'ai, tous les ans, dans ma classe, des élèves qui jouent du pipeau beaucoup mieux que moi, parce que je n'en joue jamais et aussi, parce que quelques-uns ont des dons d'artistes qui leur permettent de retrouver sur leur instrument des airs entendus en T.S.F., ce que je ne pourrais pas faire.

Ballet. — Je pourrais également montrer qu'il est possible d'apprendre à danser un ballet à des fillettes avec les disques C.E.L. sans savoir danser soi-même. Evidemment, si vous êtes artistes, votre travail sera plus aisé.

Natation. — La plupart des élèves à qui j'ai appris à nager ont su faire des brasses sur 1 m. ou 2 m. à la quatrième ou cinquième séance. Je n'ai servi de modèle que lorsqu'ils ont su faire une douzaine de mètres.

Gymnastique. — Il est aisé d'apprendre aux élèves à grimper 7 mètres de corde sans pouvoir le faire soi-même.

Je crois qu'il y a tout intérêt — tant au point de vue éducatif qu'au point de vue propagande — à ne passer dans un journal scolaire que des œuvres d'élèves. Que le journal soit le reflet du travail de l'ensemble de la classe et non l'œuvre de quelques-uns.

Notre but n'est pas de styler quelques bons éléments, mais d'éduquer la masse.

J'espère que Magneron ne me tiendra pas rigueur de mes critiques et qu'il reconnaitra avec moi que la libre discussion a toujours été profitable à notre Coopérative au sein de laquelle doit régner la plus saine camaraderie.

Et pour terminer, nous pouvons dire avec J.-J. Rousseau : « Mettez les questions à la portée de l'élève et laissez-le les résoudre. Qu'il ne sache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même ; qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente ».

M. GARNIER, Vinneuf (Yonne).

COMMANDEZ
notre collection de
**BROCHURES D'ÉDUCATION
NOUVELLE POPULAIRE**
22 brochures 230 fr.

rurent à la plage de Loire. Un vaste endroit avait été à l'avance délimité ; des balises avec des drapeaux, une surveillance attentive, et les 200 enfants purent s'ébattre à cœur joie, jouer le jeu éternel du sable et de l'eau... Résultats magnifiques : les parents savent qu'à l'école laïque, la surveillance est réelle ; nos petits campagnards ont vaincu leur ancestrale peur de l'eau... Le moment du départ vint trop vite. On gagna la place du village, où une double ronde chanta l'émouvant choral des Adieux.

Est-il besoin de souligner le profit physique, intellectuel et moral de ces rencontres inter-coopératives ? Il est cependant un résultat minime, mais inattendu, que je dois noter : d'ordinaire, lors des C.E.P., nos ruraux ont un handicap, leur timidité (pour certains, c'est la première sortie) ; cette année, rien de tel ; ils retrouvent des figures connues, ils ont une certaine confiance et sont en possession de tous leurs moyens. — R. GAUTHIER.

L'OBSERVATION DIRECTE PAR LES CLASSES-PROMENADES ET L'EXPLOITATION DE CELLES-CI DANS LES DIFFÉRENTS EXERCICES SCOLAIRES

Observation directe : A LA CARRIÈRE

I. — NOTRE CLASSE-PROMENADE

Elle s'est faite par beau temps, à la carrière, où deux ouvriers ont commencé depuis quelques jours à extraire des blocs de pierre, blocs qui, coupés, sont transportés par camion à la Cave Coopérative :

(Les fondations de l'agrandissement sont déjà creusées — excellent prélude, d'ailleurs, à notre prochaine visite à la Cave Coopérative).

L'ensemble de la carrière, blocs de marne bleue et couche arable d'où s'échappent mille racines, le travail des ouvriers, leurs outils, et l'infinité des détails qui est la vie même, voilà ce qui nous a intéressés pendant cette après-midi de fin janvier.

Au retour, notre classe s'est ornée des étuis des cartouches de nitramite que les carriers font partir pour entamer la colline.

2. — L'EXPLOITATION DE NOTRE

CLASSE-PROMENADE

a) L'exercice de langage :

Les élèves racontent leur sortie : ils disent ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont fait.

1) On étudie successivement les outils employés par les ouvriers : la masse du carrier — dont le poids, 11 kilogs, a surpris les élèves ;

la barre à mine — passée au travers d'une semelle de caoutchouc, afin de parer le carrier des éclaboussures ;

la curette, fabriquée avec une tringle de rideau ;

la pelle, la pioche, la brouette — sans oublier la vieille boîte de conserve où le carrier met l'eau qu'il verse de temps en temps dans le trou de mine pour « noyer » la pierre.

Les élèves dessinent ces outils au tableau, écrivent les noms, font part de leurs remarques. — Langage et dessin.

2) On étudie les manières de travailler des carriers, leurs attitudes.

M. Bonfanti creuse le trou de mine : comment se tient-il ? pourquoi ?

Comment s'y prend M. Granier pour couper un bloc de pierre ? (Il nous a expliqué qu'il y avait un « biais » et, effectivement, il étudie la forme du bloc, en devine ses faiblesses et, en deux coups de masse, l'exécute.)

b) Le dessin :

L'enfant fait revivre la carrière, l'âme et la peine, tout en se racontant à lui-même — et quelquefois, malgré lui, à haute voix — de quelle vie vivent sur sa feuille les choses et les hommes.

— Langage et dessin, dessin et langage : moyens d'expression de la vie.

c) La composition d'un texte :

1) Il s'agit maintenant de raconter la promenade en quelques phrases simples et précises.

Le titre est facilement trouvé, le début du récit aussi. Et lorsqu'il y a un peu plus de peine on s'y met à plusieurs pour faire une jolie phrase que le maître — aussi effacé que possible, mais toujours le maître, celui qui dirige — écrit au tableau comme il a fait d'ailleurs pour le reste.

Exercice délicat — qui demande beaucoup d'habileté et d'esprit de décision puisqu'il faut faire véritablement éclore la langue maternelle dans sa pureté et sa simplicité — exercice vivant et combien profitable, puisqu'il fait appel à toutes les ressources de l'enfant : vocabulaire, choix du terme propre, probité intellectuelle, syntaxe.

2) Voici notre texte :

A la carrière.

Vendredi, nous sommes allés à la carrière. M. Bonfanti creusait un trou pour la mine. M. Granier coupait les blocs de pierre avec une masse de 11 kilos. Nous avons vu un gros tas de pierres : bientôt les maçons de la Cave Coopérative s'en serviront.

d) L'exploration de ce texte :

Il figure au tableau et, sitôt écrit, il est familier aux enfants. Il va servir d'ensemble à explorer et de prétexte à la révision des notions grammaticales déjà connues comme à l'étude de celles à connaître.

Noms, adjectifs et verbes, sont facilement

identifiés ; singuliers et pluriels de même ; compléments et sujets demandent un peu plus d'attention — et de réflexion. A la fin c'est, au tableau, un texte absolument « dissocié » — dont ils connaissent jusqu'au moindre point — qui est sous les yeux des élèves.

e) Le travail manuel :

Il va rendre « la vie » avec une précision encore plus grande et toutes choses — que l'on découpe dans du papier de couleur — prennent un relief et une vérité extraordinaires.

Les élèves découpent dans des papiers de couleur, après les avoir dessinés, personnages, outils, arbres, blocs de pierre, menus détails qui, une fois collés en bonne place sur un panneau de grandes dimensions (106x36), constituent l'ensemble final qui décorera leur classe.

Le papier de couleur verte, le fond crème, et l'ensemble rehaussé au crayon bistre, tout cela flatte les yeux de l'enfant et éduque son goût.

FERRAND (Gard).

POUR UN NOUVEL EMPLOI DU TEMPS

Il fut un temps où la seule idée d'un emploi du temps en Education nouvelle eût paru choquante. La liberté de l'enfant était un dogme, et l'emploi du temps qui est organisation de la classe par le maître semble bien contredire cette liberté. N'apparaît pas comme une des pièces maîtresses du système didactique? Que le maître enseigne de sa chaire, à l'heure d'avance fixée, ce qu'il a décidé, rien qui s'accorde mieux avec le didactisme. Il devra seulement s'arranger pour que l'élève qui reçoit l'enseignement, n'en laisse perdre que le moins possible en route. Comme l'auditeur n'a qu'une attention fugace, on divisera et subdivisera le temps à la dimension de cette fuyante attention et l'on s'efforcera, par la variété et la diversité des enseignements, de la capter, de la retenir, de la fixer. De là cet étroit compartimentage, ce cloisonnement où s'enferment livres et exercices, qu'on a multipliés par souci d'analyse et, parfois, méconnaissance de la vie. Il existe de savants ouvrages sur l'art de composer un emploi du temps selon les lois de la psychologie infantine : on a mesuré la durée ou l'éveil de l'attention, les périodes de grand rendement, de fatigue, etc., et l'on aboutit au quadrillage bien connu. Rien à dire à tout cela qui est parfaitement conforme à l'idée, au principe, au système de l'enseignement collectif traditionnel !

Mais voici que, la pédagogie évoluant, on

essaie d'introduire dans ce cadre des nouveautés qui le contredisent. Faut-il s'étonner qu'il éclate ? On ne met pas du vin nouveau dans n'importe quel tonneau. L'étroitesse de ces cloisons qu'on aurait voulues étanches et qui ne l'étaient point dans le système traditionnel lui-même, ne s'accorde pas avec les conditions mêmes du travail nouveau qui met en scène au premier plan l'enfant, l'enfant actif, devenu capable d'un effort qu'il veut poursuivre et qui n'aboutit que s'il est prolongé.

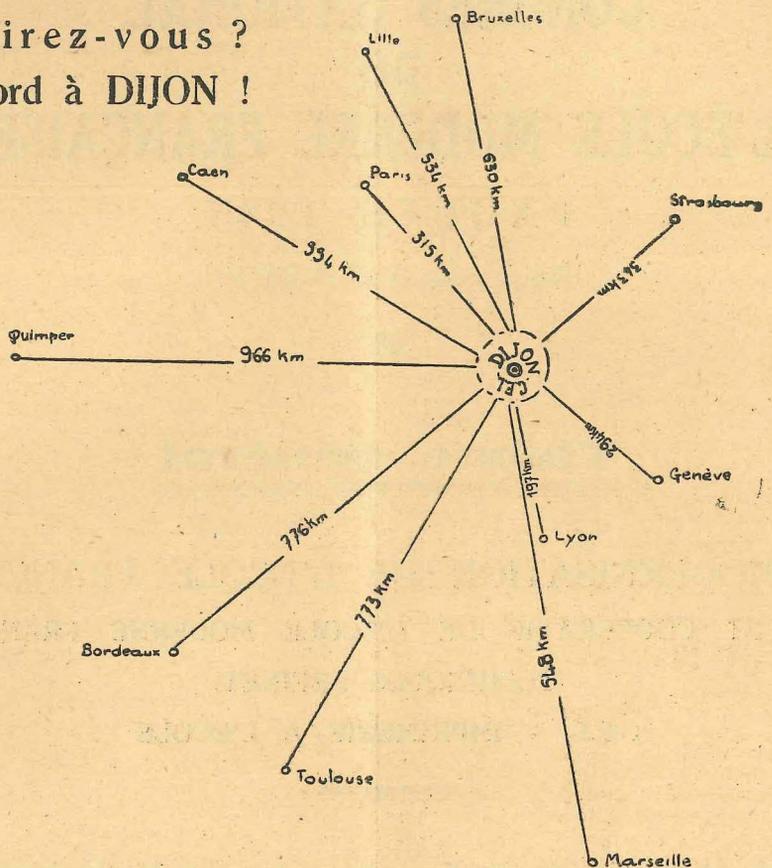
Impossible de ne pas apercevoir la contradiction entre les deux pratiques et que l'emploi du temps classique, bien adapté à l'une d'elles, justement à cause de cette perfection, coïncide la seconde. C'est une des difficultés de l'heure : comment faire pénétrer à l'école publique et sans compromettre la bonne marche du service, le sang nouveau des méthodes actives ? On cherche, on tâtonne. Qu'était-ce donc que les deux après-midi de plein air et de loisirs ou « d'activités » d'avant la guerre, sinon une tentative pour faire une place dans notre emploi du temps, à la spontanéité de l'enfant ? « Nous sommes des barbares, s'écriait dans ce temps-là M. Sorre, directeur de l'enseignement du 1^{er} degré, lorsque nous traitons l'enfant uniquement en vue de l'homme qu'il doit être et que nous lui déniions le droit de vivre à l'école sa vie propre. »

Aujourd'hui, c'est tout l'emploi du temps qui peut être librement conçu et établi en fonction des méthodes d'enseignement, de façon, en somme, à introduire les « activités libres ou dirigées » dans toute la vie scolaire, si on le veut. A ce progrès, tout le monde applaudit, mais je me souviens du propos de M. Sorre : « Nous vous offrons la liberté, un cadeau dangereux. C'est plus de travail pour les maîtres. Combien qui la réclamaient, sont épouvantés quand on la leur donne. » Et il demandait un effort d'imagination, d'ingéniosité, d'invention. Combien de vous seront, en effet, embarrassés du cadeau qu'on leur fait ! Réalise-t-on les conditions des succès d'une innovation vraie ? La rubrique de l'emploi du temps ouverte à « L'Éducateur » doit connaître une vogue grandissante. Les trouvailleries des uns viendront en aide aux autres. Je n'ai pas d'autre ambition en apportant ici mes suggestions, et aussi les résultats d'une expérience d'avant la guerre quand les dispositions libérales de la réglementation récente n'étaient pas codifiées. Cette expérience n'en contredit pas l'esprit, me semble-t-il.

**

Je crois que l'ancien emploi du temps ne s'accorde pas avec les tendances nouvelles et que sa conception même est inspirée par une idée de l'enfant qui est à l'opposé de ce que nous connaissons de lui quand on

A PAQUES 1947...
Où irez-vous ?
D'abord à DIJON !



PAQUES 1947. 1^{er} 2 3 4 Avril Congrès de l'Ecole Moderne française.

DIJON, la Capitale des Ducs de Bourgogne

DIJON, la Capitale des Vins

DIJON, la Capitale Gastronomique

DIJON, la Ville du

CONGRÈS DE L'ÉCOLE MODERNE FRANÇAISE

INSTITUT COOPERATIF DE L'ÉCOLE MODERNE

TECHNIQUES FREINET

C. E. L.

Tous à DIJON, les 1^{er}, 2, 3 et 4 avril !

CONGRÈS NATIONAL
DE
"L'ÉCOLE MODERNE FRANÇAISE"

PAQUES 1947
les 1^{er}, 2, 3 et 4 avril !

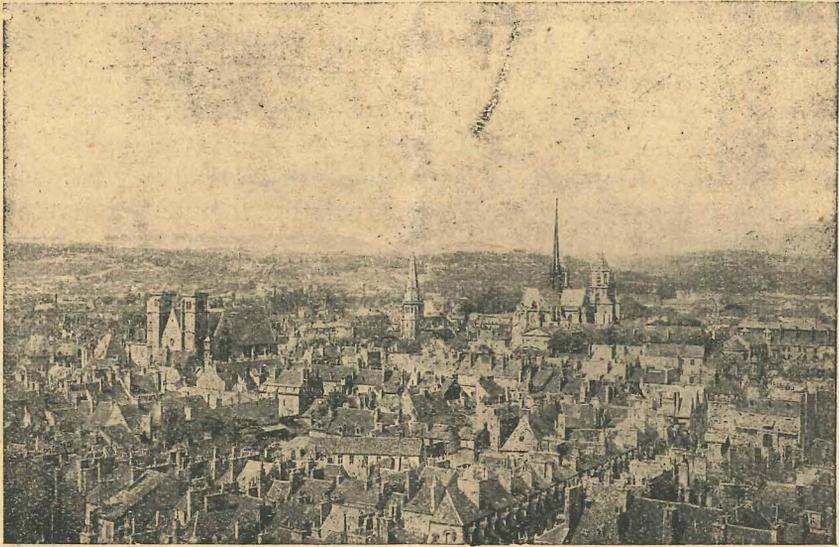
Thème Général

LA MODERNISATION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE
INSTITUT COOPÉRATIF DE L'ÉCOLE MODERNE FRANÇAISE
(TECHNIQUES FREINET)

C.E.L. - IMPRIMERIE A L'ÉCOLE

-
- 1° *Séance journalière de travail, centrée autour des 35 Commissions de l'Institut.*
 - 2° *Séance publique de discussion sur les réalisations essentielles du mouvement de l'École moderne (périodiques, éditions, brochures bibliothèque de travail, fichier scolaire coopératif, fichiers auto-correctifs, linogravure, projections, disques, radio, théâtre).*
 - 3° *Conférence quotidienne sur les divers aspects de la modernisation de l'École.*
 - 4° *Une conférence publique sera offerte à tous les éducateurs, ainsi qu'aux parents d'élèves.*

Les Mouvements d'Education nouvelle français et étrangers seront représentés.



Panorama de Dijon

DIJON...

« ... Or, puisque nous entrons ainsi dans la ville active, venons en écouter d'abord l'histoire profane, telle que la raconte, au cœur de la cité, le Palais des Ducs !...

« Ce sont ici les lieux où se fixa le siège de l'Etat bourguignon, et d'où s'en dégage encore le sens. Devant vous, il y a, sur ce groupe d'édifices, le témoignage de chaque gloire et de chaque âge. La vieille et sombre « Tour de Bar » vous dit avec simplicité les temps anciens du Duché. Le logis de Philippe le Bon évoque le siècle de la splendeur, sous cette haute Tour de la Terrasse que trois ducs ont bâtie, et qui s'exhaussait de chaque étage à chaque grand règne qui grandissait l'Etat. Mais à ces gothiques demeures, qui sont d'expressives réalités et une évocation sans artifices, est accolé le palais d'un faste sans émoi, que les xvii^e et xviii^e siècles ont bâti pour honorer la froide et lointaine majesté des rois.

« Les antiquités ducales, le grand xv^e siècle, la Bourgogne royale, ont leurs successives représentations rassemblées dans le même ensemble monumental.

« Et c'est dans ces demeures associées pour exprimer l'Histoire, qu'en est contenu le trésor d'art. C'est, en effet, dans ce « Palais des Ducs » qu'est logé cet incomparable musée de Dijon, où, entre autres merveilles, se rassemble, autour des tombeaux des grands ducs d'Occident, la plus belle collection de primitifs rhénans, l'art et l'âme de l'Occident.

« Cependant, pour en dégager la totale vision, devant ce palais, la ville a fait le silence de recueillement d'une belle place vide. Devant le Palais des Ducs s'étend la Place d'Armes qui est le cœur de la cité, et où nous arrive la révélation de ce qu'elle fut, de ce qu'elle est encore. Car ce noble espace dépouillé, qu'entoure une balustrade de pierre, semble refouler, derrière ce rempart de grâce simple et d'élégance classique, tout l'assaut d'un flot tourmenté de pignons pointus, tout le désordre joyeux des vieux quartiers.

« On sent que toute la ville est là derrière, est là tout autour, océan de toits aigus, flots irrités, où semble avoir çà et là chaviré un esquif chargé du printemps. Çà et là, un petit coin de verdure s'enfonce entre deux toits ; entre les murailles se creuse un nid empli de frondaisons, jardinet où dans les lierres chantent aux murs les oiseaux du matin. Ces oasis de feuillages sont la grâce de la ville ; et la Nature recluse y verdoie et y fleurit avec de délicieuses inquiétudes sans l'hésitation des saisons.

« De cette étendue de vieux logis, de cet océan aux flots saillants et durs, émergent les nefs des sanctuaires.

« Dans la ville « aux cent clochers », le monument se dresse partout. Chaque rue le cherche et le trouve. Chaque perspective le contient. Et il n'est pas de rue, si pauvre ou si déchue qu'elle soit, qui n'ait vu se dresser au fond de sa voie de misère la svelte ascension d'une flèche de pierre, l'envolée d'un clocher montant sereinement sa croix vers les cieux !... Tout autour de cette Place d'Armes où tourbillonnent les blancs vols de pigeons, voyez s'empresser les œuvres monumentales !... Dans la perspective même de l'opulente rue Condé, et comme pour terminer l'axe de la ville, Saint-Michel aux coupoles byzantines se dresse sur le ciel automnal avec la gloire et l'embrassement du soleil dans ses vitraux rouillés et sur sa pierre dorée. Et vers cette lumineuse vision d'Orient, surgie comme au fond d'une allée monumentale, semblent s'acheminer en cortège les colonnades du Palais ducal et du Théâtre.

« Mais toute cette gloire païenne se dissipera comme un sortilège, quand vous aurez devant vous, écrasé sous les tours à l'espagnole, l'émouvant portail aux trois voussures emplies des anges en extase qui célèbrent le mystère de la Sainte-Trinité. Et à deux pas de là, voici Notre-Dame avec sa haute façade, mur impassible où gronde en gargouilles la vie des monstres et des démons !

« Derrière vous, il y a cette merveille, le Palais de Justice avec son haut pignon extérieur où chante l'âme de la Renaissance ».

GASTON ROUPNEL,



E. S. C.

L'Encyclopédie Scolaire Coopérative

Imprimerie à l'Ecole et Echanges. — Fichier Scolaire Coopératif.
Matériel Scientifique. — Histoire. — Géographie. — Agriculture.
— Mobilier Scolaire. — Constructions Scolaires. — Musique. —
Théâtre. — Photo et Stéréo. — Cinéma. — Radio. — Disques. —
Enquêtes diverses, etc...

6

la neige

cette nuit il a
neigé un peu : tout
est blanc.

ce matin, en venant
à l'école nous avons
joué à nous lancer
des boules de neige.

DU PLANTIN 1947

Avez-vous admiré dans les premiers livres imprimés cette émouvante application de l'artisan qui a travaillé lettre à lettre ses caractères ? A quatre cents ans de distance nos imprimeurs rejoignent Plantin et ses émules. Seulement ils ne travaillent plus le buis ou le poirier, mais le lino.

Nous ne savons pas si de nombreux camarades suivront les conseils ci-dessous. Nous avons tenu à donner article et spécimen d'imprimé comme un témoignage touchant du désir de nos jeunes institutrices de réactualiser le matériel d'expression de l'Ecole moderne, même s'il faut pour cela s'atteler à

un travail de moine. Nous disons bien « de moine » parce qu'une lumière et un idéal illuminent ce texte enfantin ainsi réalisé.

Devant ce travail de six lignes, ne vous sentez-vous pas humble et respectueux comme en présence de ces enluminures étonnantes du Moyen âge ?

Voilà ce que peuvent nos techniques !

Et, tout comme les moines, l'auteur a oublié de signer son œuvre et nous ne retrouvons plus sa lettre d'envoi à laquelle nous avons répondu. Nous lui demandons de se faire connaître, car nous pouvons avoir besoin de lui, ne serait-ce que pour répondre aux questions qu'on lui adressera.

C. F.

IMPRIMERIE EN LINO

Pour les camarades qui attendent leur imprimerie ou qui ne peuvent se payer deux polices à la fois pour les grands et les petits, voici une imprimerie rudimentaire, mais facile à construire presque sans frais, et qui donne tout de même d'assez bons résultats :

1° *La police.* — Gros caractères dessinés (à l'envers) en lignes sur lino. Prévoir des quantités plus grandes de lettres courantes. Choisir des linos de même épaisseur — on peut utiliser toutes les tombées — et graver.

Coller ensuite à la colle forte les bandes obtenues sur des baguettes de même épaisseur et même largeur : 8 m/m environ pour l'épaisseur, largeur à volonté selon l'intervalle que l'on désire obtenir entre deux lignes.

Veiller surtout à ce que le bas des lettres soit partout à la même distance du bord inférieur de la baguette.

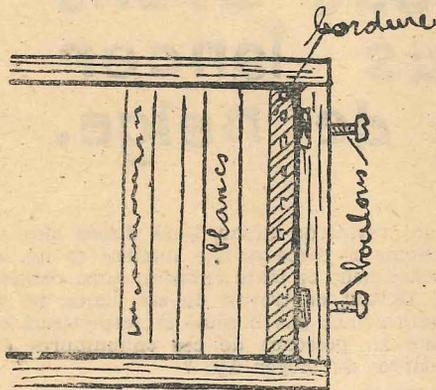
Découper entre deux lettres à la scie à découper et classer les caractères dans une casse après avoir indiqué un repère pour ceux qui peuvent se renverser (u et n, b et q...).

Prévoir aussi, en baguettes nues, des blancs de différentes longueurs.

2° *Le cadre.* — Pour format 13,5/21, dresser une planche de 27 m/m aux dimensions 10,5x18 cm. environ. Clouer autour des baguettes suffisamment larges pour dépasser, en forme de cuvette, de 7 à 8 m/m.

Prévoir au fond les logements de deux écrous entre baguette et planches pour serrage.

Prévoir également entre les lignes, des lamelles de zinc ou fer blanc pour conserver l'alignement des lettres.



3° *Encrage.* — Le texte étant composé, encrer avec un simple tampon un peu bombé sur lequel on aura étendu un peu d'encre d'imprimerie : tapoter avec le tampon en évitant un encrage trop copieux.

4° *Tirage.* — Poser la feuille à imprimer sur le cadre, placer dessus quelques buvards, puis une planchette de 27 m/m, appuyer fortement

avec les mains sans bouger.

On peut tirer le lino gravé en même temps en ayant soin de choisir le support-bois de même épaisseur que les supports des caractères.

Il ne reste plus qu'à corriger à la plume les quelques blancs qui auraient pu se produire.

Un travail passionnant :

LE PLAN-RELIEF selon la technique du masque

J'ai lu avec beaucoup de plaisir l'intéressant article de notre camarade Léveillé, paru dans le n° 3 de *L'Éducateur*. J'ai pensé qu'il serait intéressant de révéler à tous nos collègues intéressés à la question, une technique complémentaire de celle décrite par Léveillé et qui se propose, à partir du plan-relief obtenu, de doter chacune des classes ou, mieux, chaque élève, d'un modèle obtenu par le procédé dit « du masque » ou « du papier collé ».

Léveillé voudra bien m'excuser de reprendre dès le début les détails de construction de l'original (plan initial).

1° Les documents à utiliser :

a) Nouvelle carte d'état-major au 1/50.000^e en courbes de niveau et en couleurs. Existe pour les régions frontières seulement. Elle peut suffire.

b) Plans directeurs au 1/10.000^e et au 1/20.000^e en courbes de niveau. Existents pour certaines régions de grand intérêt stratégique ou militaire (zones frontières, camps militaires). A préférer dans tous les cas.

c) A défaut de ces deux cartes, demander les minutes de la carte d'état-major, au 1/40.000^e, qui existent pour toute la France. Cette carte ne donne que le relief sous forme de courbes de niveau (équidistance 10 m. et parfois 20 m., avec courbes maîtresses tous les 40 m. en trait plus fort), et l'hydrographie. Il est indispensable, pour « habiller » le plan, de posséder parallèlement la carte d'état-major en hachures au 1/50.000^e.

d) Ces documents sont en vente à l'Institut géographique national, 136 bis, rue de Grenelle, Paris, qui édite un catalogue très détaillé permettant de commander très exactement le numéro des cartes désirées. A défaut du catalogue, pour la commande, situer votre localité (orientation et distance) par rapport au centre un peu important le plus voisin (exemple : 15 km. au nord-ouest de Nantua) et indiquer le rayon approximatif que vous entendez utiliser pour la réalisation de votre plan-relief.

2° Préparation du travail :

a) Délimiter sur la carte la région que l'on veut réaliser en plan-relief : le « petit pays », le canton, la commune, le site communal, la vallée, etc...

b) Presque toujours, sauf si l'on possède un plan directeur au 1/10.000^e ou au 1/20.000^e, il faudra agrandir la carte (c'est inutile si l'on en

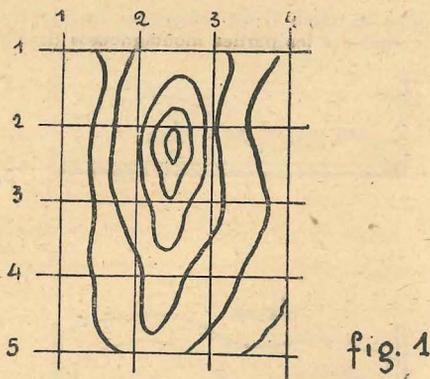


fig. 1

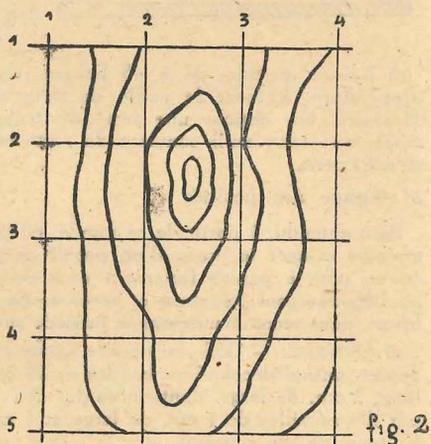


fig. 2

tend réaliser une région importante). Utiliser le procédé classique des carreaux (figures 1 et 2).

Tracer sur la carte au 1/40.000^e des carreaux de 4 cm. de côté par exemple ; sur papier transparent, tracer le même nombre de carreaux de 8 cm., 12 cm., etc... (selon agrandissement désiré), et y reporter très méticuleusement les courbes. C'est le travail le plus délicat ; il convient de le faire avec beaucoup de précision. On peut évidemment utiliser un pantographe.

e) Choix du carton : à moins de très fortes dénivellations, on sera généralement contraint d'exagérer l'échelle des hauteurs (c'est inutile à partir de 2.000 m. de dénivellation). Règle générale : plus la différence de niveau entre les points extrêmes du relief est faible, plus il faut exagérer les hauteurs (ne pas dépasser deux fois).

Ainsi, on a agrandi la carte et obtenu un transparent au 1/10.000^e. Les longueurs sont ainsi représentées : 1 cm. sur la carte représente 10.000 cm. soit 100 m. sur le terrain, ou 1 mm. représente 10 m. Pour les hauteurs, on choisira du carton tel que pour représenter une courbe de niveau de 10 m., son épaisseur soit comprise entre 1 mm. et 2 mm.

Si le plan réalisé intéresse une toute petite portion de territoire, on utilisera toutes les courbes de niveau. Dans le cas d'une superficie plus importante, on pourra n'utiliser que les courbes maîtresses. (Dans ce cas, l'épaisseur d'une courbe sera comprise entre 4 mm. et 8 mm. et on pourra facilement utiliser le contreplaqué). Tous les cartons peuvent être utilisés, mais pour l'exactitude du plan, il est recommandé d'acheter chez le cartonnier des feuilles de carton d'égale épaisseur (1 mm. environ) et dont le découpage soit à la portée des élèves.

3° Le travail :

Chaque courbe représente une surface.

Repérer la courbe la moins élevée. La reproduire au papier carbone sur une feuille de carton. Tracer également sur cette feuille de carton la courbe immédiatement supérieure.

Soit à réaliser l'ensemble ci-contre (fig. 3).

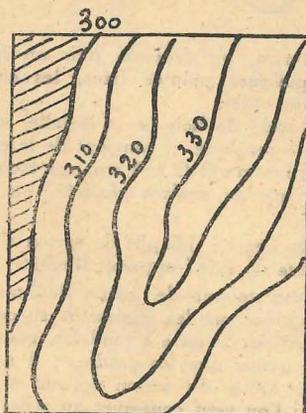


fig. 3.

La partie hachurée est la plus basse. Elle sera représentée par le socle de bois sur lequel nous allons monter notre plan. La courbe 300 et la courbe 320 seront réalisées comme ci-dessous (fig. 4 et fig. 5). La courbe 310 s'arrêtera au

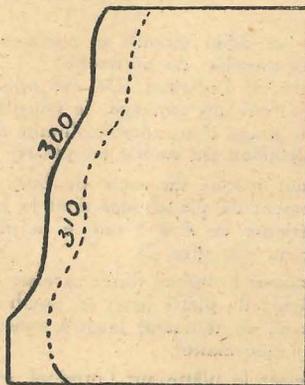


fig. 4

pointillé. On superposera les deux courbes ; la ligne de la deuxième courbe tracée sur la première courbe permettra d'ajuster très exactement l'ensemble.

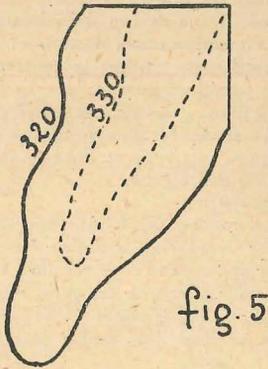


fig. 5

Successivement, on découpe puis on fixe à l'aide de quelques pointes fixes, les courbes successives du relief.

Quant au socle de bois (ou d'isorelle) sur lequel se fait le montage, il convient de le choisir légèrement plus grand (3 à 4 cm. sur toutes les dimensions) que la surface réalisée en plan-relief.

Couche par couche, les plis de carton s'empilent et l'image du relief apparaît bientôt.

Il s'agit maintenant de garnir les marches d'escalier figurées par les épaisseurs successives du carton. Utiliser la terre à modeler, mais bien veiller à ne garnir que les gradins ; il est évident que les arêtes du carton doivent à peine disparaître si l'on veut conserver au relief toute son exactitude (fig. 6).



fig. 6

Lisser au doigt mouillé et parfaire à la verticale les tranches du périmètre.

On obtient l'original. De cet original, nous allons prendre un moulage, le négatif, qui permettra le tirage d'un nombre illimité de positifs.

4° Réalisation du moule en plâtre :

a) Tout autour du socle de bois, visser un encadrement de planchettes dont la hauteur sera supérieure de 4 à 5 cm. à la plus grande hauteur du plan (fig. 7)

b) Graisser l'original (huile, graisse fondue).

c) Gâcher du plâtre (jeter en poudre du plâtre dans l'eau, en remuant) jusqu'à consistance désirée (un peu claire).

d) Verser le plâtre sur l'original, en remuant quelque peu celui-ci afin d'éviter la formation de bulles d'air. Le plâtre doit couvrir entière-

ment le relief. Il est retenu par les planchettes. Insister sur les parties montagneuses (fig. 8).

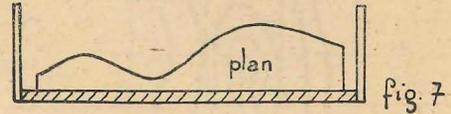


fig. 7

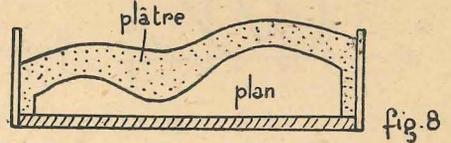


fig. 8

e) Laisser prendre 24 à 48 heures selon la température. Enlever le cadre de planchettes, démouler. On obtient une sorte de boîte, un moule en creux qu'il convient de nettoyer très sérieusement.

5° Tirage des positifs :

Bien entendu, à partir de ce moule, on pourra toujours essayer le tirage d'un positif en plâtre ou en pâte à papier fortement encollée. Mais les déboires sont fréquents et après essais nombreux, nous recommanderons le procédé suivant :

a) MATÉRIEL. — Colle en poudre, genre Rémy, papier journal découpé en bandes de 20 cm. de long, 3 cm. de large, denticulées des deux côtés par des entailles de 1 cm. de large et 1 cm. de hauteur (fig. 9), pinceau.

b) LE TRAVAIL. — Huiler soigneusement l'intérieur du moule. Enduire de colle les bandes de papier. Les appliquer les unes après les autres en commençant sur les bords verticaux du moule (laisser déborder à l'extérieur de 2 cm., ce qui formera un rebord permettant la fixation sur un socle par une baguette d'encadrement (fig. 10). Les bandes se placent côte à côte en

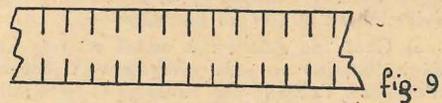


fig. 9

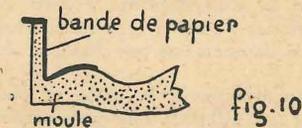


fig. 10

se recouvrant légèrement. Les denticules permettent au papier d'épouser tous les reliefs en évitant la formation de plis. Les bandes s'étalent au pinceau, mais c'est le doigt fortement enduit

de colle qui permet d'aller au fond des plus petits détails. Bien faire adhérer papier sur plâtre ; pour cela, « travailler dans la colle ».

La première épaisseur de bandes étant posée, passer au pinceau une bonne couche de colle.

On appliquera de la même façon une deuxième, puis une troisième épaisseur de bandes de papier, et si l'on désire une très grande rigidité, une quatrième épaisseur.

Il est indispensable de réaliser la première épaisseur avec du papier journal qui se détrempe bien et épouse parfaitement tous les détails du relief. Les deuxième et troisième couches peuvent être de papier quelconque ; le papier bleu à couvrir les livres convient parfaitement.

Terminer par une couche de colle.

Laisser sécher près du feu 24 à 48 heures. La colle, en séchant, durcit et donne au papier la rigidité du carton. Après séchage complet, le positif se détache tout seul du moule. Il convient alors de lui faire une « toilette » minutieuse : recoller quelques bandelettes, lisser au doigt enduit de colle quelques aspérités ou plis, et au cas où les détails très aigus — sommets en aiguille, arêtes vives — ne sont pas très bien venus, faire des raccords au plâtre assez liquide manié au bout d'un pinceau fin.

Le moule, nettoyé, huilé est à nouveau prêt à servir.

6° Habillage :

Délimiter sur le plan les surface boisées, les prairies, les terres cultivées (utiliser carte d'état-major, plan cadastral).

Peindre — peinture à la colle — en vert foncé les bois, vert clair les prairies, brun les terres.

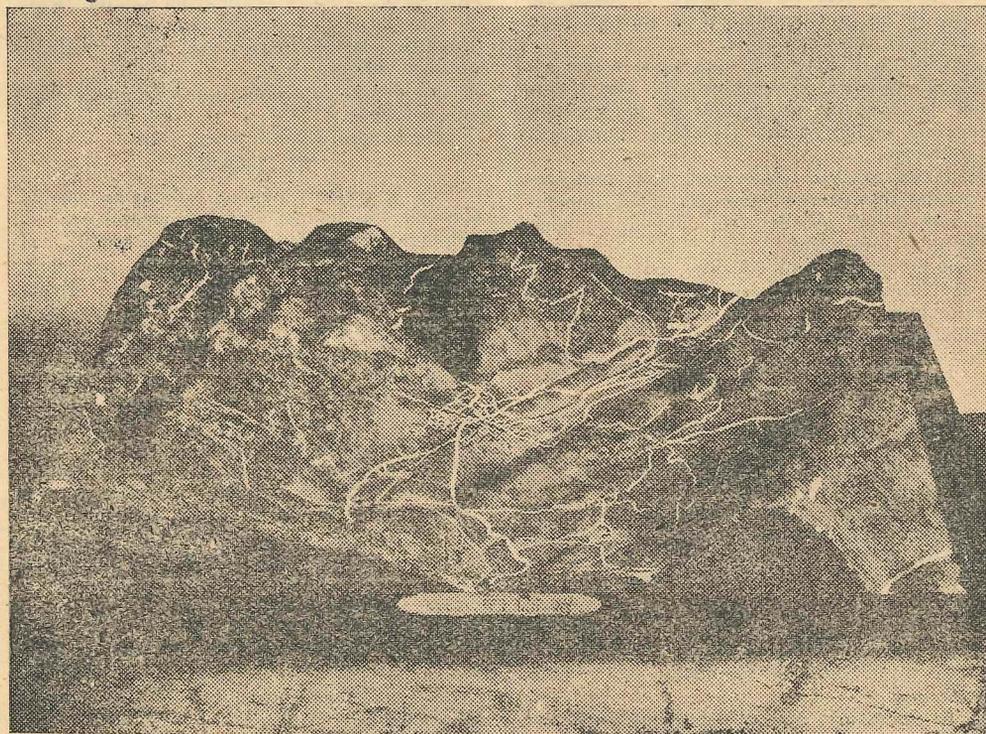
Pour donner du relief aux forêts : après séchage de la peinture, passer une couche de gomme arabique, la saupoudrer de sciure de bois, laisser sécher, puis enlever à la brosse douce tout ce qui n'est pas collé. Passer alors une deuxième couche de peinture plus foncée.

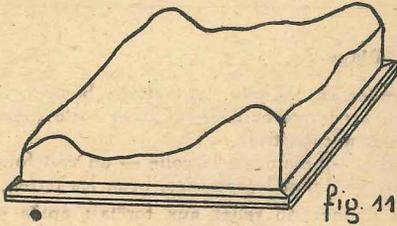
On portera les cours d'eau en bleu, les routes en blanc, les voies ferrées en noir, les agglomérations en rouge (les représenter comme la carte d'état-major).

Les bords verticaux des quatre faces latérales du plan seront peints d'une couleur neutre. Il sera facile d'y reporter les couches géologiques.

7° Montage :

Placer le plan sur un panneau de contreplaqué ou d'isorelle. Quatre baguettes assemblées à onglets, assureront sa fixation, grâce au rebord prévu à cet effet. Cirer les baguettes, y clouer une étiquette indiquant les caractéristiques du plan. L'ensemble est léger, maniable, solide (fig. 11).





3° Répartition des tâches :

a) LE MAITRE. — Agrandissement sur transparent, report des courbes sur les cartons, assemblage, garnissage des gradins, moulage, finissage, habillage du premier positif.

b) ELÈVES. — Découpage des cartons, tirage des positifs et habillage par copie sur le premier exemplaire réalisé. Chaque élève doit pouvoir, seul, réaliser son plan personnel.

3° Possibilités et perspectives :

a) La coopérative scolaire peut vendre les plans réalisés, un très bon prix. Clientèle assurée.

b) On peut envisager la réalisation, à la même échelle, d'un coin typique de chacune des régions de France. La comparaison entre une aiguille des Alpes, un puy du Massif Central, un ballon vosgien, une cluse jurassienne, etc... sera d'un puissant intérêt puisqu'elle traduira en un raccourci saisissant la réalité de nos reliefs français.

c) Nos camarades trouveront dans le cahier n° 2 des Cahiers de pédagogie pratique de l'Oflag IV D, la description d'un appareil pour la réalisation des plans-relief.

d) C'est à l'Oflag IV, que nous avons eu l'idée d'appliquer à la construction des plans-relief, la technique du masque de papier collé que nous révélèrent des camarades pratiquant le scoutisme.

Dans un prochain *Educateur*, nous présenterons cette intéressante technique et les immenses perspectives qu'elle offre dans le domaine scolaire et post-scolaire.

Mais affirmons, pour conclure, que ce travail de la réalisation d'un plan-relief est à la portée de tous et que sa mise en œuvre enthousiasmera maîtres et élèves.

PAUL RIVET, Oyonnax (Ain).

Plan d'une classe modernisée

Pour la préparation de l'exposition qui, à l'occasion du mois de l'U.N.E.S.C.O., avait été organisée au Musée Pédagogique, M. Lebrun, directeur du Musée, nous avait demandé l'autorisation de reproduire sur affiche notre Plan d'une classe modernisée, paru dans notre *Educateur* du 1^{er} octobre.

L'architecte, nous dit M. Lebrun, a apporté quelques modifications de détail, mais qui rendent le projet plus proche encore des réalités d'exécution.

Nous remercions M. Lebrun d'avoir ainsi accordé à ce projet les honneurs de l'exposition.

ALUMINOCOPIE

Notre camarade Legrand, instituteur à Janzé (I.-et-V.), nous donne dans le n° 44 de « l'Éducation Nationale », le secret de la polycopie sur verre, l'aluminocopie.

Il a bien voulu nous donner l'autorisation de reproduire cet article en rectifiant deux erreurs d'impression qui s'y étaient glissées et qui conduiraient à l'insuccès.

L'aluminocopie est basée sur les principes chimiques suivants :

1° L'alun de potasse, en présence d'une base donne un précipité d'alumine gélatineuse.

2° Cette alumine a la propriété, d'une part, d'adhérer très fortement au verre dépoli et, d'autre part, de retenir le benzoate de soude.

3° Ce benzoate de soude a le pouvoir de retenir les matières colorantes telles que l'encre d'imprimerie.

Ce procédé de polycopie est donc assez peu coûteux.

Le matériel nécessaire est le suivant :

1° Une glace dépolie sur une face (épaisseur 4 m/m au minimum).

2° Une presse à copier (qui peut être remplacée par une lourde pile de livres).

3° Deux rouleaux de caoutchouc.

4° Un flacon d'encre de la composition suivante :

Bonne encre à stylo, 150 cc. ; carbonate de soude, 20 gr. ; gomme arabique en poudre, 10 gr.

5° Un flacon de sensibilisateur :

Alun de potasse, 10 gr. ; eau, 100 cc. ; glycérine pure, 100 cc.

6° Un flacon contenant une solution de benzoate de soude.

7° De l'encre d'imprimerie.

PRATIQUE

Écrire le texte à l'encre carbonatée sur un papier de très bonne qualité. Lorsqu'il est sec, l'appliquer sur la plaque de verre préalablement frottée avec un tampon humecté du sensibilisateur et mettre sous presse une minute — davantage si le texte est sec depuis longtemps (pour un texte de 4 à 5 jours : 15 minutes). Après le pressage, frotter la plaque à l'aide d'un tampon d'ouate enduit de benzoate de soude. Frotter la plaque à l'aide d'un autre tampon d'ouate sur lequel on a déposé un peu d'encre d'imprimerie. Le texte apparaît à l'envers.

Encrer la plaque avec un des rouleaux, appliquer une feuille de papier non collée (papier à duplicateur), passer le second rouleau et retirer.

Après tirage, laver la plaque au sensibilisateur. Si le texte ne s'en va pas, mettre un peu d'acide chlorhydrique. La plaque peut servir indéfiniment.

Le problème qui reste à résoudre est celui de l'obtention de la plaque de verre dépoli.

Or, il est possible de déposer une plaque de verre si l'on est patient. Il suffit pour cela, après l'avoir fixée dans un châssis pour la

maintenir pendant l'opération, de la frotter doucement et pendant plusieurs heures, avec de la poudre d'émeri assez fine et maintenue toujours humide.

A la rigueur, du papier émeri ou de la toile émeri 00 pourront convenir. Mais ne pas mettre un excès d'eau, car toute la poudre d'émeri se décollerait du papier ou de la toile. Pour faciliter le travail, plier autour d'une planchette de 5 ou 6 cm., les bandes de toile ou de papier émeri avec lesquelles on frottera. Comme il serait fastidieux de frotter plusieurs heures à la file, la solution consiste à s'y reprendre en plusieurs fois.

H. M.

Pour la création de films fixes par la C.E.L.

Notre force à nous est celle du nombre. Il importe donc de la faire jouer au maximum. Afin d'organiser sérieusement cette nouvelle activité, voici, à mon avis, ce qu'il y aurait lieu de faire dès maintenant, les modifications et améliorations venant ensuite :

1° Recenser les camarades qui, possesseurs d'un appareil photo 24x36, voudraient bien s'occuper des travaux qu'on pourrait leur proposer, travaux demandant peut-être quelquefois des déplacements.

2° Demander à tous les adhérents de bien vouloir signaler les points historiques, géographiques ou autres qui pourraient être utiles à la création d'un film fixe suivant une série de thèmes généraux ou bien de particularités locales ou régionales pouvant servir à illustrer d'autres films non prévus.

Je crois que les thèmes généraux devraient être puisés dans la B.E.N.P. *Pour tout classer.*

3° Demander à tous les adhérents de nous adresser des photos (autant que possible agrandies au format 13x18 sur papier mat à grain très fin), des dessins et croquis descriptifs et explicatifs, des documents anciens, des schémas de constructions réalisés par les maîtres et élèves, de photos de ces constructions, le tout accompagné d'une courte explication. En effet, la vue projetée doit parler d'elle-même et les explications ne sont nécessaires que pour celui qui réalise le film.

Les dessins, croquis et schémas gagneront à être réalisés sur papier noir en traits blancs (peinture, par exemple) dans un format voisin de 21x27, exceptionnellement plus grand.

4° Charger les photographes C.E.L. des prises des extérieurs de leur région qu'on leur aurait signalés, c'est pourquoi il en faudrait plusieurs par département.

5° Je me chargerai en attendant que d'autres soient décidés à m'aider de la prise des documents expédiés et classés pour réaliser un film préparé par une commission spécialisée du film fixe.

GAUTIER, à Tavel (Gard).

Comment choisir un projecteur ?

Il faut, à mon sens, porter son choix sur un appareil de valeur, un appareil qui ait fait ses preuves. Je crois que le meilleur est d'aller à l'appareil professionnel qui, lui, est construit pour assurer sans défaillance un service continu. D'ailleurs, on peut admettre que tous les appareils 16 m/m sonores agréés par la Commission cinématographique technique, sont des appareils professionnels : Debrie, Emichen, Radio-Cinéma, Eriksson, E.T.M.

Parmi eux, le Debrie est le doyen des appareils agréés. Je le connais bien puisque c'est celui que nous avons acheté. Aussi, je peux en donner quelques impressions. Il reste à d'autres collègues, le soin de présenter les appareils qu'ils possèdent.

Le Debrie est un projecteur 16 m/m sonore à lecteur tournant, ce qui assure pour une usure nulle du film, une reproduction sonore remarquable.

La lampe de projection verticale a une puissance de 750 watts, ce qui assure une belle projection de 3 m. de base à 20 ou 25 m., suivant la focale de l'objectif. Elle sert également à l'excitation de la cellule photoélectrique reproductrice de la bande sonore.

Le graissage est automatique, grâce à une pompe à huile.

Le fonctionnement de l'appareil est des plus simples puisqu'un seul bouton commande le démarrage du moteur, ensuite l'allumage de la lampe de projection en deux temps. Une ventilation très énergique donne un bon refroidissement à l'ensemble.

Son encombrement est réduit, l'appareil étant très ramassé lorsque ses bras porte-bobine de 600 m. sous courroie, sont repliés sur lui.

Un tel appareil avec ampli, haut-parleur et accessoires, revient maintenant à 140.000 francs environ.

J'ai déjà indiqué comment on peut amasser une telle somme. Il faut savoir s'engager et penser que plus on attend, plus les prix montent ; à titre d'exemple, rappelons que le même appareil valait en octobre 1945, 70.000 fr. environ.

GAUTIER, à Tavel (Gard).

La section du S.N. de l'Hérault a publié une plaquette de notre camarade Lentaigne :

" La pratique de l'Ecole Nouvelle " " Comment démarrer "

La demander à Lentaigne, Balaruc-les-Bains (Hérault), contre 10 fr. à son C.C.P. 466.99 Montpellier.

Où trouver des films ?

Les cinémathèques de la Ligue de l'Enseignement sont à même de fournir un assez grand nombre de films 9 m/m 5, 16 m/m muet et sonore, encore que ces films ne répondent pas toujours aux besoins de nos classes. C'est pourquoi la C.E.L. fait appel à tous ses membres pour rénover le cinéma éducatif.

Pour être usager des Offices, il suffit de leur verser sa cotisation.

Les films muets sont en général loués gratuitement, sauf en ce qui concerne les récréatifs.

Les films 16 m/m sonores sont loués à un tarif variant de 0 fr. 25 à 0 fr. 50 le mètre, ce qui est évidemment onéreux si l'on en fait un usage fréquent.

A ma connaissance, les Offices de Nîmes, de Lyon et de Marseille ont du 9 m/m 5. Tous les autres et eux aussi ont du 16 m/m muet et sonore.

La Fédération Nationale du Cinéma Educatif, 52, boulevard Beaumarchais, Paris-11^e, dispose elle aussi d'une cinémathèque assez abondante.

Voici les adresses des Offices du Cinéma Educateur de France que j'ai relevées :

Académie d'Aix-Marseille : 23, rue Albert-Chabanou, Marseille (B.-du-R.) ; 22, avenue R.-Boylesve, Nice (A.-M.).

Académie de Besançon : 6, rue de la Madeleine, Besançon (Doubs).

Académie de Bordeaux : 7, cours Anatole-France, Bordeaux (Gironde).

Académie de Clermont-Ferrand : 30, rue J.-B. Torrilhon, Clermont (Puy-de-Dôme) ; Inspection académique, Moulins (Allier).

Académie de Dijon : 2, rue Paul-Cabet, Dijon (Côte-d'Or).

Académie de Lyon : 5, place de la Boucle, Lyon (Rhône) ; 7, rue de la Bourse, St-Etienne (Loire).

Académie de Montpellier : 10, Grand'Rue, Nîmes (Gard).

Académie de Nancy : 32, faubourg Stanislas, Nancy (M.-et-M.).

Académie de Paris : 7, rue Robert-Estienne, Paris-8^e.

Académie de Poitiers : 24, rue de Tranchée, Poitiers (Vienne).

Académie de Rennes : Faculté des Lettres, place Hoche, Rennes (I.-et-V.) ; 25, rue Célestin-Port, Angers (M.-et-L.).

Académie de Strasbourg : Musée Péda, 1, rue Goethe, Strasbourg (B.-du-R.).

Académie de Toulouse : 38, rue des Trente-Six-Ponts, Toulouse (Hte-Garonne) ; 4, rue Espagne, Auch (Gers) ; Ecole Gally, Rodez (Aveyron).

Pour les secrétaires de mairie

Les catalogues sont rares. Nous recevons, en Seine-et-Marne, un recueil des actes administratifs, hebdomadaire en ce moment. Nous trouvons sur ce recueil les prix taxés pour quantité de travaux ou pour le commerce. Exemples : épicerie, boucherie, bois, charbon, sciage du bois, coiffure, etc... Nous recopions le tout sur des fiches, et nous combinons des problèmes, suivant l'occasion, avec toutes ces données. Quand les prix changent, nous modifions les fiches.

Pour les grands dessins à la peinture, nous conservons le plus possible les affiches blanches, et durant cette dernière période, nous en avons reçu beaucoup pour les élections. Nous les utilisons comme papier à dessin : le résultat est le même et la dépense nulle. — REBUT (S.-et-M.).

UNION LAIQUE DES CAMPEURS-RANDONNEURS (Ligue Française de l'Enseignement) 3, rue Récamier - PARIS-7^e

Permanence : tous les jours, sauf dimanche, au siège, jusqu'à 18 heures.

Réunions hebdomadaires : chaque jeudi, à 20 heures.

Depuis la libération, l'U.L.C.R. est devenu un grand rassemblement de campeurs au sein de la Ligue Française.

Fondée par des membres de l'Enseignement, avec les « Vacances pour Tous », sous le patronage du regretté Léo Lagrange, l'Union veut faire avant tout « œuvre d'éducation » en matière de camping.

L'U.L.C.R. accepte depuis 1945 les campeurs ne faisant pas partie de l'Enseignement. Elle est un mouvement de camping sportif et de randonnée, et donne rendez-vous à tous les anciens Ajustes dans ses clubs.

Pour cette saison, l'U.L.C.R. organise plusieurs stages de ski dans les Alpes et dans les Pyrénées (Noël 46 et Mardi-Gras 47). S'inscrire dès maintenant au Centre.

L'U.L.C.R. ne concurrence pas les Auberges de la Jeunesse, avec lesquelles elle entretient d'excellentes relations.

Des délégations régionales et départementales sont organisées partout. (Demander les adresses au Centre).

Renseignements et adhésions* : 75 fr. par an, y compris la licence-assurance, à l'U.L.C.R., 3, rue Récamier, Paris-7^e. C.c. postal U.F.O.L.E.P. 4284-80.

le place en situation d'agir. Mais loin de moi la pensée de susciter quelque métaphysique et byzantine discussion, à propos d'emploi du temps, dans les conditions de l'école primaire, en individualisant l'enseignement à l'aide d'un matériel approprié. Nous savons aussi d'expérience qu'en un cadre seulement élargi, l'enfant s'épanouit à l'aise. Rien d'absolu par conséquent. Nous sommes à la recherche d'un compromis pour l'époque où nous vivons et qui s'accorde avec la généralité des écoles.

Je ne pense pas qu'il suffise de tolérer des dépassements qui seraient compensés à l'aide d'une mathématique compliquée. A mon sens, c'est un instrument de type nouveau qu'il faut construire. Sans doute, doit-on le concevoir de façon qu'il permette et la leçon, et les activités nouvelles, mais il doit être orienté vers celles-ci résolument (sinon, à quoi bon ?) La plupart des maîtres, confiants dans les méthodes où ils excellent, ne les abandonneront pas d'un coup. Ils ne se soucient pas non plus de risquer dans une expérience totale, des échecs aux examens, ou de voir baisser le rendement de leur classe, voire leur note d'inspection (autre problème du temps présent que celui de l'inspection primaire). Une organisation nouvelle doit donc leur donner garantie, assurance, que le savoir de base sera maintenu à son niveau et que la possession des programmes n'est pas compromise. Et pourtant l'orientation doit être ferme et décisive; ou l'on aura perdu son temps.

C'est ainsi que m'était apparu le problème en 1938, lorsque l'on m'a demandé d'établir, pour les écoles à deux classes de Caen, l'emploi du temps ci-dessous. Je m'explique sur quelques-unes de ses caractéristiques :

1° On y voit figurer le mot « mécanismes » qui a choqué quelques esprits surenchéristes. Je me réfère à ce que j'ai dit plus haut et... aux instructions : « Il faut faire passer la règle dans l'habitude. La correction grammaticale n'existe pas si elle n'est automatique. L'usage a dû rendre l'attention aussi inutile pour écrire correctement que pour marcher droit. » Ce qui est écrit de l'orthographe est vrai de l'écriture et du calcul. Washburne nous a familiarisés avec ces pratiques.

2° Mais on s'étonnera davantage peut-être de la répartition des matières du programme, en égalité apparente, à raison d'une seule matière, chaque matinée, une heure et demie. C'est qu'elle doit, en principe, « centrer » le travail en collaboration du maître et des enfants. Cela diffère évidemment de la pratique courante. Ne le faut-il pas ? Mais des accommodements sont possibles pour les jours de travail en enseignement collectif.

Peut-on échapper à la nécessité d'élargir

les cadres si l'on veut donner aux enfants le temps nécessaire à un travail nouveau après suggestion et amorçage ? « Si la leçon est imposée par le maître, faite à ses élèves coûte que coûte, à telle heure, sans qu'elle soit ni suggérée par lui, ni accueillie par eux avec joie comme réponse à un besoin, l'action de ce maître n'est pas conforme à la psychologie génétique, donc à l'école active » écrit Adolphe Ferrière. Nous voici amenés à simplifier les grandes lignes de notre construction, à substituer une sorte de fresque à la mosaïque de l'ancien emploi du temps. Je n'ai pas trouvé d'autre moyen que cette répartition qui, d'ailleurs, à l'épreuve, a donné satisfaction.

On se demandera si je respecte la lettre des instructions en ce qui touche la proportion horaire des disciplines. Je m'en suis expliqué dans le commentaire dont j'accompagnais mon document et qu'on lira plus loin. Ne possédant pas le texte des nouveaux horaires, je ne peux juger avec précision. Quelques modifications intérieures ne seraient pas impossibles, mais ne savons-nous pas que le rendement est, avant tout, fonction de l'intérêt actif des enfants et que le temps, somme toute, est valeur relative ? Deux heures de passivité comptent zéro. C'est l'esprit qui compte surtout et que rien ne soit négligé.

3° Il n'est pas inutile de préciser que l'on avait admis qu'un programme peut s'acquiescer autrement que dans l'ordre chronologique ou logique. Déjà, vers l'an 374 avant J.-C., Platon écrivait que « les leçons qu'on fait entrer de force dans l'âme n'y demeurent pas », et que à leur vingtième année, on présentera, réunies, aux jeunes gens, les sciences qu'ils ont étudiées sans ordre dans leur enfance ». Heureux jeunes gens qu'on instruisait jusqu'à vingt ans ! Nous systématisons pour le certificat d'études, par révisions et « interrogations à livre ouvert ».

4° La confection des fiches est un travail sérieux, au début, qui en a dérouté et fait reculer plus d'un, mais le tour de main s'acquiert. Il n'est pas nécessaire d'établir un très grand nombre de fiches à l'avance; elles sont faites à mesure; et c'est un travail nouveau de préparation qui restera. Même une fiche imparfaite peut guider utilement un enfant. Elle est mise au point au vu même de son travail et elle servira à d'autres. On a utilisé le fichier d'exercices de la C.E.L. et aussi les exercices bien gradués de certains manuels choisis, en les corrigéant ou complétant à l'occasion. Pour les fiches d'études, chacun les confectionnant à son goût. Voici deux exemples simples :

1° Je voudrais bien savoir... si les Gaulois étaient des sauvages ou si, au contraire, ils avaient un commencement de civilisation :

- V. page 15 : Bernard et Redon.
 V. page 18 : Gauthier et Deschamps.
 V. fichier : (références).

On imagine tous les « Je voudrais bien savoir » (des devinettes) qu'on peut mettre en fiches permettant le travail individuel personnel.

2° Une pierre de forme irrégulière (dessin). On ne peut la mesurer. Plongez-la dans un récipient plein d'eau; recueillez l'eau qui a débordé dans la cuvette (dessin). Mesurez-la. Exprimez son volume en dm³. C'est le volume de la pierre. Exprimez son poids en kgs. Trouvez sa densité.

— Un jour viendra où les éditions de l'Institut moderne et de Sudel faciliteront notre tâche. Alors l'école française sera armée pour donner un enseignement de tout premier ordre, d'une qualité éducative incomparable; mais faut-il attendre ce travail parfait, ou bien, au contraire, collaborer à l'édifice et à l'effort commun? C'est le principe même de la C.E.L. Bien sûr que je n'apprends rien à la plupart des lecteurs de « L'Éducateur », et je m'en excuse, mais je m'adresse aux hésitants, à ceux qui cherchent et n'ont pas encore trouvé.

EMPLOI DU TEMPS :

Matin :

ASSIMILATION DES PROGRAMMES :

Activités dirigées

8 h. 15 : 1) Causerie morale ou initiation pratique à la vie civique. Commentaire des faits de la vie de l'école ou de l'activité coopérative, de la vie locale, nationale, mondiale ;

2) ou bien rédaction d'un texte, si un intérêt du jour y incite.

3) ou bien chant joyeux.

Tous les lundis, présentation du travail de la semaine, afin que les enfants travaillent en vue d'un but à atteindre, avec la volonté d'atteindre ce but (le plan a été établi le samedi).

8 h. 15 - 9 h. 15 : **Acquisition des mécanismes :**

Calculs et problèmes : les lundi, mercredi, vendredi — Lectures les mardi, samedi : 40 min.

Fiches graduées d'exercices et fiches auto-correctives d'orthographe, ou d'écrite de mots, de phrases, de textes tous les jours (20 m.). Travail individuel ou travail de groupes. Dictées 2 à 2, ou dictées à la classe ou au groupe, par le maître, les chefs de groupes.

9 h. 15 - 9 h. 45 : **Etude d'une matière du programme** : une discipline à tour de rôle (Sciences les lundi, géographie le mardi, calcul, histoire, français), centre notre travail :

a) par leçons du maître (au départ, présentation d'objets, d'images, de documents, etc...)

b) ou par travail des enfants sous la direction du maître. Observation, Association, Expression. Un texte est rédigé (une fiche). Les tableaux-affiches sont recommandés.

Soir :

ACTIVITES DIVERSES LIBRES orientées selon les intérêts des enfants vers l'étude des programmes.

13 h. - 14 h. 30 : **Travail individuel ou par équipes.**

Le travail du matin peut se poursuivre librement selon l'intérêt.

Au choix de l'enfant ou du groupe :

1) **Fiches d'étude** (références aux livres, et fiches d'observation, recherches) : Sciences, géographie, histoire, calcul. Auteurs français, vocabulaire, dictionnaire, bibliothèque, fichier documentaire.

2) ou texte, dessin libre, illustration et gravure. Imprimerie ou limographe. Journal, correspondance, échanges.

3) ou exercices de dramatisation. Poésie, chant, créations diverses.

14 h. 30 - 15 h. : Lecture ou écriture, ou conférence par un enfant.

15 h. - 15 h. 30 : Education physique, méthode Hébert.

15 h. 30 - 15 h. 45 : Coopérative. Recommandation par les responsables. Mise en état du local, soins aux plantes, aux animaux.

15 h. 45 - 16 h. : Chant joyeux.

Le **samedi**, établissement du plan de travail de la semaine suivante (coopérative).

Tous les 15 jours, une sortie de 13 à 15 pour étude du milieu local, visites, recherches de matériaux pour les activités, l'enseignement.

G. LEVESQUE.

Chaque classe doit avoir sa Bibliothèque de Travail

COMMANDEZ
notre collection

BIBLIOTHÈQUE DE TRAVAIL

24 brochures... .. 270 fr.

QUESTIONS et REPONSES

Un camarade s'étonne quelque peu de trouver dans *L'Éducateur*, des articles, des travaux, des exemples de réalisation qui ne correspondent pas totalement au développement logique de nos techniques et demande que nous mettions régulièrement au point pour éviter, aux jeunes surtout, erreurs et déviations.

Si nous étions autoritaires, si nous n'admettions pas la critique comme d'aucuns le prétendent, si nous avions la prétention d'avoir créé une méthode fixée à jamais et dont nul ne doit s'écarter sans risque d'excommunication, nous écarterions de notre revue plus de la moitié des collaborations qui y paraissent et nous ne donnerions que le pur du pur.

On sait que nous avons établi et que nous développons notre mouvement sur d'autres bases : l'idée générale est bien définitivement fixée : expression libre de l'enfant et pédagogie fonctionnelle. Mais, dans cette direction, sur cette voie non encore définitivement fixée, nous comprenons la nécessité de prêter une égale attention à toutes les voies parallèles qui se dirigent vers le même but. C'est à l'usage, c'est à l'expérience que se préciseront les chemins les plus courts et les plus sûrs.

Nous ne publions qu'accidentellement, et avec réserves, les œuvres de ceux qui ne marchent pas dans le même sens que nous. Pour les autres, nous appelons sur le chantier tous les bons ouvriers.

Et nous préférons qu'on ne nous laisse pas toujours à nous le soin de rectifier les positions. Nous avons actuellement dans notre mouvement suffisamment de camarades chevronnés qui sont capables d'exercer leur sens critique et de remettre le char dans le droit chemin.

Nous ajouterons que, comme dans toute discussion, il faut que puissent s'exprimer les opinions non conformistes qui stimulent et suscitent les contradictions.

Nous l'avons dit bien des fois : *L'Éducateur* n'est pas une revue pédagogique mais un organe de travail. C'est un creuset où se confrontent, se malaxent et bouillonnent les idées. Et c'est cette fermentation qui est notre force. Que de fois nous publions des expériences, des projets dont nous ne savons absolument pas le sort qui leur sera réservé, mais que nous soumettons à l'attention des camarades et bien souvent l'erreur d'aujourd'hui devient la vérité de demain.

Certes, quand j'ai demandé moi-même à Magneron, par exemple, de nous exposer comment il réalisait son si beau journal, je savais mieux que quiconque que la technique qu'il allait nous exposer ne serait pas... orthodoxe. Mais je me rendais compte aussi de la nécessité d'orienter nos adhérents, les nouveaux et les anciens, aussi, vers une réalisation plus soignée

de leur journal scolaire. Je crois que nous y avons réussi. Les journaux qui paraissent sont, dès leur numéro 1, d'une présentation bien supérieure à ce qui se faisait avant-guerre — et il faut tenir compte de la mauvaise qualité de l'encre et du papier actuels.

Mais je me réjouis qu'un camarade vienne aujourd'hui, au nom de notre technique, présenter une mise au point que je trouve excellente sur l'article de Magneron.

Nous continuerons donc selon ces normes de travail. Quiconque a réalisé quelque chose, fait un essai qui lui paraît probant, imaginé une perfectionnement technique qui lui paraît souhaitable, doit nous le faire connaître. Nous publierons : s'il y a quelque déviation, ne manquez pas de la signaler aussi. Sachez bien que notre technique est dynamique et mouvante, qu'elle est permanente construction, que nous devons la polir sans cesse, sous la direction des camarades éprouvés à qui une longue expérience donne certains droits à présenter les conseils.

C'est par une telle conception de notre travail coopératif débarrassé de tout dogmatisme, de tout à prioriisme, de tout faux amour-propre, que nous mobilisons des milliers de camarades de toutes tendances, tous également attachés aux principes d'action dont la C.E.L. s'est fait un drapeau.

Un camarade qui désire garder l'anonymat, nous écrit :

Ne pourrait-on publier dans L'Éducateur, tous les trimestres, par exemple, la liste des numéros spéciaux de journaux scolaires publiés par certaines écoles, avec les prix ?

Ces numéros spéciaux ne pourraient-ils être publiés en un assez grand nombre d'exemplaires par la classe ou la C.E.L. afin d'en permettre l'acquisition par les écoles qui le désirent. Ces documents auraient ainsi leur place dans la B. T.

Nous savons qu'il est des numéros spéciaux qui sont de véritables chefs-d'œuvre et qui ne dépareraient pas nos B.T. Mais voici comment se pose le problème technique.

Notre matériel d'imprimerie à l'École ne permet pas un tirage important de nos éditions, ou du moins nous ne recommandons pas ce tirage parce que nous ne voudrions pas que l'imprimerie devienne en fin de compte un moyen détourné de rendre productif le travail manuel de nos élèves.

En effet, dans nos classes primaires, l'enfant se réjouit d'écrire pour son journal ; il ne rechignera devant aucune des tâches de composition et de tirage. Mais lorsque le bloc est sur la presse et que le tirage indispensable a été fait, la motivation essentielle cesse de jouer. Alors le travail devient fatigant, il cesse d'être pédagogiquement utile.

Et même si on fait un travail supplémentaire, il est difficile d'aller au-delà de 2 à 300 exemplaires. Car alors la fatigue intervient, et c'est

bien souvent l'instituteur qui doit manœuvrer la presse.

Or, un tirage de 2 à 300 exemplaires ne peut pas autoriser une vente publique. Nous aurions tout de suite trop de demandes non satisfaites et d'incessantes réclamations.

Editer par la C.E.L. ! C'est ce que nous faisons. Seulement, avant d'éditer ainsi, nous sommes contraints bien souvent de fignoler l'œuvre primitive, de la soumettre à nos Commissions de Contrôle. C'est tout le travail de préparation de nos B.T. qui continue.

Que tous les camarades qui ont réalisé un numéro spécial ne manquent pas de nous en envoyer un exemplaire qui peut être le point de départ d'une œuvre définitive.

De LUCIEN GAILLARD (Marseille) :

Pourriez-vous m'indiquer, ou donner dans L'Educateur, des renseignements concernant le Journal Mural. Est-ce vraiment intéressant et cela ne fait-il pas double emploi avec le Journal scolaire ?

Nous nous proposons de publier, un jour prochain, une brochure d'Ed. Nouv. Pop. sur ce sujet : *Journal mural, Questions et Réponses, Conférences*. Ce sont, en effet, des techniques qu'il est nécessaire de mettre au point et de divulguer.

Sauf erreur, le *Journal mural* a pris naissance définitivement dans les usines ou les écoles socialistes au lendemain de la Révolution. En cette époque de bouillonnement social et politique, on avait besoin de voir le peuple s'occuper lui-même et directement de la bonne marche de ses entreprises.

Notre école est aussi en bouillonnement, et nos élèves, groupés en coopérative, prennent l'habitude, eux aussi, de contrôler la bonne marche de leur école.

Le *Journal mural* me paraît être le complément nécessaire de la Coopérative.

Le lundi matin, donc, nous prenons une feuille de papier affiche, qui peut être imprimée au verso, de quatre fois le papier commercial environ. Un élève dessine et colorie le titre, puis trace les colonnes que nous réservons aux rubriques suivantes :

Nous critiquons - Nous désirons - Nous félicitons

Nous disposons cette affiche sur un panneau spécial, à hauteur d'enfant, en un lieu facilement accessible, dans un couloir, par exemple, de telle façon que les enfants puissent y écrire librement et facilement.

Et chacun inscrit là ses critiques, ses desiderata, ses observations : critiques à un camarade qui gêne le travail des autres, désir d'organisation d'une sortie, observations coopératives, etc... C'est en somme toute la vie sociale intérieure de votre classe qui peut s'y traduire au gré de chacun. On voit tout de suite que ce journal mural ne peut faire double emploi avec le journal scolaire qui est destiné aux parents

et aux camarades éloignés qu'on n'a pas à entretenir de ces soucis intérieurs pour lesquels le journal mural est un excellent exutoire.

En fin de semaine, la réunion générale de la coopérative commence par la lecture du journal mural. Chaque critique est examinée ; l'auteur s'explique ; les personnes mises en cause se défendent. C'est un excellent nettoyage. Les idées et les projets sont examinés. Nous avons là les éléments vivants d'une auto-critique constructive qui, à tous points de vue — moral, social, coopératif — se présente comme éminemment utile.

Ne vous étonnez pas si, au début, votre journal reste vierge. Les enfants sont déjà marqués par nos vieilles habitudes individualistes du « ne t'occupe pas de ça ! ». Et puis les plus téméraires oseront. Ce seront presque toujours les plus jeunes, candides, qui disent crûment ce qu'ils ont à dire. S'ils ne savent pas l'écrire, ils le font écrire par un camarade. Puis, peu à peu, le journal mural deviendra vraiment la feuille publique à laquelle rien n'échappe. Nous avons à ce sujet une longue expérience totalement positive.

Ah ! certes, ça ne va pas tout seul. Le journal mural vous révélera parfois l'influence envahissante, pas toujours favorable, de quelque meneur, ou l'opposition de certains groupes. Vous y verrez des cabales se monter, de pieux mensonges tenter d'y prendre figure de vérités. C'est pour tout cela que le journal mural est précieux, parce qu'il est complexe comme la vie et qu'il vous posera quelquefois des problèmes qui ne sont pas prévus au programme.

Nous dirons, à l'occasion des questions et réponses que nous recommandons d'inscrire sur un agenda, pourquoi nous préférons la notation publique à la secrète *Boîte aux questions*. L'agenda, comme le journal mural, habitude l'enfant à dire publiquement ce qu'il a à dire et à prendre ses responsabilités. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la vie sociale autour de soi pour se rendre compte combien cette aptitude à affronter le public est une des graves tares sociales actuelles.

L'École peut faire beaucoup pour en atténuer les méfaits.

Comment rédiger une B.T.

Le travail de préparation de nos brochures B.T. bat son plein. Nous avons déjà reçu de nombreux projets que nous avons soumis à nos commissions de contrôle. Ces commissions ont parfaitement fonctionné comme nous le souhaitons : chacun des quatre ou cinq membres de l'équipe a eu, pendant deux ou trois jours, le projet à étudier. Il l'a examiné en classe, l'a montré et l'a lu à ses élèves, a soigneusement noté leurs réactions. Au jour fixé, la commission s'est réunie et s'est livrée alors à un travail de critique et de reconstruction d'une mé-

thode et d'un sérieux qui ne pourraient guère être dépassés. Vous avez ainsi l'assurance que les B.T. qui sont et seront édités sont, au maximum, à la mesure de vos classes. Nous ne disons pas que la réussite soit à cent pour cent, en la période de tâtonnement du début surtout. Elle le sera certainement à quatre-vingt pour cent.

Les observations faites, les discussions du dernier C.A. nous ont permis de mieux préciser la formule possible et souhaitable pour nos B.T.

La formule des brochures Carlier semble à tous points de vue idéale : une illustration à chaque page, se présentant comme un film qui donne le panorama schématique de la question étudiée, un court texte d'explication.

Les enfants des générations actuelles, plus que ceux d'autrefois encore, sont ennemis des textes longs et compacts. Les journaux d'enfants, le cinéma, les ont habitués à une formule nouvelle où dominant l'image et le dessin. Nous sommes, bon gré mal gré, obligés de nous plier à l'esprit nouveau.

La formule ci-dessus semble répondre totalement et aux besoins des enfants et à nos désirs pédagogiques.

Nous conseillons donc aux camarades qui travaillent à la réalisation d'une B.T. ou qui en ont entre les mains pour contrôle, de s'orienter vers cette formule : 30 à 32 pages comprenant un dessin ou photo et un texte complémentaire.

Cela obligera, certes, à élaguer, à supprimer des pages ou des documents qu'on croirait essentiels. Il faut pourtant s'y résoudre si nous voulons faire simple et vraiment à la portée de nos classes.

Dans la période actuelle, à cause de la mauvaise qualité du papier qui supporte mal les clichés similis, nous demandons à nos camarades d'utiliser au maximum le dessin et le document graphiques qui, d'ailleurs, pédagogiquement parlant, sont souvent supérieurs à la photo.



On nous a demandé aussi des conseils pour savoir quels sont les projets qu'on peut destiner à une B.T., et quels sont ceux qui s'accommoderaient mieux de la fiche.

En principe, la fiche doit être réservée aux documents courts, à peu près complets en une page, deux au maximum. Tous les sujets importants doivent être destinés à une B.T.

Nous allons d'ailleurs établir un plan d'édition pour orienter les recherches des camarades et répartir les documents dans nos diverses éditions. — C. F.



D'une camarade stagiaire pour l'enseignement professionnel :

« On nous demande de préparer pour nos futures classes des fiches genre Dottrens avec séries d'exercices d'entraînement et de récupération.

Cela nécessite un très gros travail — et inutile — car l'école que nous aurons demain n'aura rien de comparable au stage que nous vivons. Ces fiches ne seront plus adaptées. Que devons-nous faire ? »

J'ai eu déjà à plusieurs reprises l'occasion de faire ici la critique des fiches réalisées par Dottrens dans son école du Mail. Il se peut que, avec les méthodes qu'il applique — et qui sont bien près des nôtres — Dottrens n'en sentent pas comme nous les dangers. Mais nous savons bien que si de telles fiches étaient éditées demain en France, nous assisterions à l'asservissement si redouté d'un outil que nous voudrions libérateur à la vieille pratique des devoirs et des leçons. Seulement, ces devoirs et ces leçons, au lieu d'être dans un manuel, seraient sur fiches. Il y aurait progrès technique mais régression pédagogique.

Notre *Fichier Scolaire Coopératif* apporte avant tout des documents que chacun emploie de son mieux, qu'on peut même utiliser pour une préparation de classe professionnelle. Nous en avons dit la technique dans la brochure *Le Fichier Scolaire Coopératif* à laquelle nous renvoyons nos lecteurs.



JEAN ASSASSIN, instituteur, Fresnoy-en-Thelle par Le Mesnil-en-Thelle (Oise) :

D'autre part — et j'estime qu'il s'agit d'une question importante — il avait été entrepris avant-guerre un Dictionnaire C.E.L. pour les classes. Dans l'Oise, Claude avait traduit le travail avec quelques jeunes dont j'étais. Ce travail me paraissait assez avancé. Ne pourrait-on le reprendre pour le mener à bien.

On sait que l'affaire du *Dictionnaire C.E.L.* a mal tourné. A la faveur de la guerre, pendant que nous étions traqués ou emprisonnés, Davau s'est approprié l'œuvre coopérative. Le C.A. de la Coopérative a eu le tort de ne pas réagir assez vigoureusement. Pagès a suivi l'exemple de Davau. Des mesures vont être prises cette fois pour arrêter là la série.

Il ne nous est donc pas possible de reprendre l'affaire maintenant. Personnellement, je ne le regrette qu'à moitié. Le *Dictionnaire C.E.L.*, tel qu'il avait été conçu, était une amélioration incontestable des dictionnaires existants, mais il ne sera pas un outil de l'École Moderne. Nous croyons faire beaucoup mieux avec notre *Dictionnaire Index* qui est à l'impression. Ce *Dictionnaire Index* ne vous apportera pas des définitions express, en une, deux ou trois lignes, avec des exemples ou des dessins tellement réduits qu'ils en sont illisibles. Il renverra à la documentation du F.S.C. dont la classification et l'utilisation deviendront ainsi automatiques.



Je lis dans L'Éducateur du 1^{er} décembre une réclamation formulée à propos du Nardigraphe par un collègue mécontent des résultats obtenus.

« Inutilisable par les enfants », voilà la conclusion qu'on peut tirer de sa lettre.

Voici cependant ci-joint un double résultat de ma propre expérience : l'en-tête de cette lettre et un prospectus qui vient d'être tiré pour notre prochaine fête de Noël.

L'original de l'en-tête est fait par moi, celui des prospectus par un élève, 400 exemplaires de l'un et de l'autre.

Le report sur la plaque est la seule chose que les enfants ont de la difficulté à réaliser correctement. Aussi, le plus souvent, je fais moi-même cette opération. Pour tout le reste, les enfants opèrent seuls et à peu près sans surveillance.

Une précaution est à prendre cependant : pour l'établissement de l'original, choisir un élève ayant une écriture bien pleine ; et encore je lui donne une plume à bout rond.

Les écritures genre pattes de mouches sont à bannir absolument.

En définitive, je suis satisfait de l'appareil. J'ai même, l'an dernier, tiré à 550 exemplaires un journal d'une école voisine : 6 pages format 21x27.

Je joins également un tirage récent à trois couleurs. C'est plus délicat et c'est moi-même qui ai établi les trois clichés monochromes. Mais le tirage (à 100 exemplaires) est entièrement de la main des élèves qui travaillent par équipes de quatre. Le repérage est bien acceptable.

Je dois donc conseiller au collègue mécontent de ne pas jeter le manche après la cognée et, sans aucun doute, il obtiendra des résultats acceptables.

BERTHELOT, instit., Pierre de Bresse (S.-et-L.).

RAYMOND MILLE (Leucate) :

L'École de garçons de Leucate a été complètement détruite par les Allemands. Nous avons dû entasser tous nos élèves dans la classe de filles. Inutile de dire que nous travaillons en conséquence dans des conditions matérielles qui rendent bien difficiles l'application de nos techniques.

Voici cependant ce que nous avons réalisé. Nous avons, avec la Directrice, organisé une petite fête. Notre matériel venait d'arriver. Nous avons rapidement imprimé et tiré à 220 exemplaires le journal du jour qui n'est peut-être pas un modèle de journal scolaire tel que tu le recommandes, mais auquel les élèves ont largement collaboré.

Au point de vue financier, le journal seul nous a rapporté 1.600 fr., ces renseignements pourraient servir à certains collègues désireux de se monter en matériel mais hésitant devant la dépense. Notre petite fête sans entrée payante nous a largement payé l'imprimerie.

Ce sont, en effet, ces avantages pratiques de l'imprimerie, et la liaison qu'elle permet avec les parents et le milieu, l'appoint qu'elle offre ainsi pour la défense laïque qui nous donnent la certitude que l'Imprimerie sera sous peu un des outils essentiels des écoles françaises.

JOURNAUX SCOLAIRES

Joie des Enfants, journal scolaire de l'École de Baye (Meuse), publie des textes d'enfants de six ans sans correction ni mise au point.

Nous ne nions pas qu'au point de vue de documentation pédagogique, ces textes aient une éminente valeur. Mais nous pensons que c'est une erreur de les imprimer ainsi, comme c'est une erreur dangereuse de parler aux enfants le langage petit nègre que nous trouvons délicieux, à condition d'évoluer selon l'âge.

Nous recommandons donc la technique aujourd'hui officielle de la mise au point en commun, avec collaboration des enfants du texte libre.



LA REVUE DE PRESSE

Magneron, de Prailles (Deux-Sèvres), dans son article : « Pour réaliser un beau journal scolaire », dit : « J'attache une grande importance à ce que la page des correspondants soit développée le plus possible ».

J'attache aussi de l'importance à cette *Revue de Presse*, car il faut sentir que nos journaux sont lus, appréciés ou critiqués. C'est de cette critique des correspondants que peuvent naître bien des améliorations.

Mais cette *Page des Correspondants* est parfois fastidieuse et peu intéressante, surtout lorsque le correspondant appartient à deux équipes et qu'il parle de nombreux journaux que tous ses échangistes ne reçoivent pas. Vous concevez que cela manque d'intérêt, car on ne sait pas de quoi il retourne.

Il en est de même de certaines *Nouvelles* qui n'intéressent guère les correspondants. (Exemple : le..., mariage de Mlle X avec M. Y).

C'est pourquoi je procède d'une autre manière qui n'est certes pas inédite, mais qui me paraît plus rationnelle. Chacun de mes élèves est le correspondant d'une des écoles avec lesquelles nous échangeons. Chaque mois, il ajoute au journal destiné à son école une page manuscrite où il note ce qu'il pense du journal, demande précisions ou renseignements, donne des nouvelles personnelles et où il peut répondre aux questions posées par cette école. Ainsi cette *Revue de Presse* est destinée seulement à l'école à laquelle elle s'adresse. Elle peut être plus détaillée et plus importante que lorsqu'on l'imprime sur tous les journaux. Cela m'économise temps et papier qui peuvent être consacrés à l'impression de textes qui me paraissent plus intéressants pour l'ensemble des correspondants.

Si l'école correspondante répond dans le même sens, il doit s'établir un courant qui permet de se mieux connaître et peut diriger les recherches des uns et des autres : le correspondant (aidé de ses camarades d'équipe ou autres), dé-

sirant répondre avec précision aux questions posées, est poussé à se documenter sur ces questions. Son travail est donc doublement motivé : documentation personnelle et utilisation de cette documentation pour ses correspondants.

Si la réponse est importante et jugée intéressante pour l'ensemble des correspondants, elle pourra faire l'objet d'un texte imprimé dans le journal.

Il est bien évident que, pour que l'intérêt reste soutenu, il faut qu'il y ait questions et réponses des deux côtés.

Je crois que si cette pratique se généralisait, nos élèves se livreraient avec encore plus d'ardeur à la recherche personnelle.

Qu'en pensez-vous ? Je serais heureux d'avoir là-dessus l'opinion des collègues plus expérimentés. — P. POISSON, St-Epain (I.-et-L.).



JOURNAUX SCOLAIRES DES ECOLES DE VILLE

Certains camarades de province qui correspondent avec des écoles de villes et notamment avec des écoles de la région parisienne, trouvent que les journaux scolaires de ces écoles sont trop savants, trop... pour ainsi dire instructifs, donc à tendance scolastique, et ne font pas toujours une place suffisante à la vie même des enfants à l'école, dans la famille ou dans la rue.

Je crois que la chose est, en effet, sensible dans les journaux scolaires de classes de fin d'études où le souci instructif reste prédominant : parce que l'éducateur doit tenir le plus grand compte du souci des parents et des administrateurs de voir la scolarité axée sur les acquisitions et les examens.

Souhaitons que cette pratique des échanges humanise progressivement les écoles qui sont plus que d'autres gênées par les contingences de l'heure.

Notre collection de brochures ENFANTINES

est unique au monde

117 brochures 468 fr.

La collection complète.....

"CALENDRIER NATURE"

Ce livre, signalé dans un récent numéro de *L'Educateur*, sera probablement en vente dans une librairie parisienne dès que celle-ci aura reçu sa licence d'importation. Nous avertirons nos lecteurs du prix dès que nous le connaîtrons.

LIVRES ET REVUES

Vers l'Education Nouvelle, revue des Centres d'Entraînement aux Méthodes Actives, Paris.

Dans le numéro de décembre, un intéressant article de Ernst Papaulk sur l'état mental des enfants déportés.

L'Educateur et la peinture actuelle, d'un de nos adhérents : L. Sonnevillle (Nord).



L'Ecole Nouvelle Française, numéro de décembre-janvier.

F.-M. Chatelain dit la nécessité d'un cinquième principe de *L'Ecole Active* : faire de la classe une véritable communauté d'enfants.

« Il est attristant, dit-il, de constater qu'en 1946, cette pédagogie de l'égoïsme et de l'arrivisme est celle de la plupart de nos enfants de France. Et ceux qui l'imposent ou l'acceptent dans leurs classes, ou pour leurs enfants, s'étonnent ensuite de l'égoïsme actuel, du manque complet de sens social et candidement le stigmatisent ».

Nous sommes de ceux qui avons réalisé cette communauté de travail en permettant aux éducateurs de remplacer progressivement leurs vieux outils individuels par les outils et les techniques modernes de travail collectif (fichier, imprimerie, correspondance). C'est de cette transformation des outils et des techniques que nous attendons les progrès de l'esprit nouveau dont la nécessité s'impose socialement.



Camaraderie, bulletin mensuel des cadres de *Francs et Franches Camarades*, n° 12.

Après avoir longtemps cherché sa voie, le mouvement F.F.C. est en train de démarrer avec une technique sûre et une idéologie laïque qui se précisera au feu de l'action.

Camaraderie gagne chaque jour aussi en intérêt et nous ne saurions trop recommander à nos camarades de s'y abonner et de s'intéresser aussi à la vie dans leur région des Groupes de F.F.C.

Dans le n° 12, nous aurions à signaler tout spécialement une étude remarquable de Raymond Cortat sur *Enfance et Poésie*. L'auteur affirme la nécessité de laisser les enfants s'exprimer si nous voulons qu'ils retrouvent la vraie poésie, qui s'apparente à la poésie populaire dont il faudrait aller chercher dans le folklore moyenâgeux les plus éloquents exemples.

Nous ferions cependant une réserve : nul plus que nous n'a autorité pour parler de l'expression libre de l'enfant. Mais nous pensons que cette expression doit être aidée et servie « techniquement » par l'adulte lui-même qui s'habitue à

jouer ainsi son rôle d'éveilleur d'âmes et d'accoucheur de pensées — ce qui est la plus belle tâche qu'on puisse donner à un homme.

Dans le même numéro, un très intéressant article de Pierre François qui, à son retour d'U.R.S.S., nous parle du *Mouvement des Pionniers en U.R.S.S.* Il montre comment, en profitant de l'expérience des Eclaireurs dont ils ont corrigé les faiblesses, nos camarades russes ont créé un puissant mouvement de 7 millions d'adhérents, d'un dynamisme remarquable, et qu'ils ont su relier organiquement à la fermentation sociale d'un peuple qui construit le socialisme.

Dans le n° 13, Marie Dienesch parle du travail technique et de la spontanéité dans le jeu dramatique et du rôle pédagogique du dessin libre.

L'auteur condamne les pièces que l'enfant doit étudier en s'exerçant mécaniquement à reproduire les gestes et les attitudes prévus dans le texte. Il préconise la réalisation spontanée qui est épanouissement et expression profonde de l'individu.

Nous avons déjà dit ici même ce qu'avait donné cette technique dans notre centre scolaire de Gap. Que nos camarades continuent dans ce sens et qu'ils nous fassent part de leurs expériences.



Le Chef, revue mensuelle, organe officiel des Chefs Eclaireurs de France.

Dans le numéro de novembre, Pierre François, commissaire général, et Gustave Monod, président des Eclaireurs de France, définissent avec une foi véhémement leur ligne sociale. Ils protestent de leur souci de laïcité, au sein du peuple, avec le peuple, de leur désir de continuer l'évolution du scoutisme neutre qui doit se dégager de plus en plus des formes et des compromissions qui l'ont fait longtemps suspecter.



Les Cahiers du Peuple, rédaction et administration : 12, rue des Saints-Pères, Paris-7^e.

Enfin, une véritable revue d'expression populaire ! Et qui prouve que le peuple est capable, comme le répondait Béranger à Michelet, il y a près d'un siècle, de faire ses livres lui-même. Pas de verbiage, des textes : nouvelles, poèmes, études, enquêtes, témoignages, histoire ouvrière, etc... dont les auteurs ne sont pas « issus du peuple » mais sont encore des hommes du peuple.

C'est Emile Danoen qui campe les personnages miséreux de Marseille, ses compagnons, alors qu'il allait d'une terrasse de café à l'autre, un violon sous le bras... C'est René Bonnet, charpentier, qui nous parle d'Henry Poulaille, le premier écrivain qu'il ait vu... C'est Edmond Moray, ancien manœuvre, maintenant dans un bureau d'usine, qui dit, avec d'autant plus de force que c'est sans recherche, l'aventure d'un enfant trouvé... C'est Michel Ragon, tout jeune

encore et qui en est à son quatorzième métier de misère — à treize ans, il travaillait dans les docks de Nantes... C'est Robert Giraud, l'inadapté, qui écrit sur les rues un poème admirable :

*Il y a la rue où le vent court
toujours après quelqu'un ;
il y a celle où les mégots sont rares,
et où pleurent les enfants.*

C'est Teulet, le bouquiniste des quais... C'est... J'en connais quelques-uns. Je puis dire : « pas de chiqué », ce sont des « vrais ».

Il me faut signaler aussi des études sur Proudhon, sur les militants ouvriers d'autrefois, tels Jérôme-Pierre Gilland, serrurier et rédacteur à *L'Atelier*, dont *Les Cahiers du Peuple* reproduisent un article daté du 28 août 1851 où il est traité de l'abandon des campagnes.

Ont répondu à la première enquête de cette revue, Marcel Arland, Georges Duhamel, Henry Poulaille... montrant ainsi l'intérêt qu'ils portent à cette publication. Je crois que mes collègues instituteurs qui vivent comme moi dans le peuple aimeront cette littérature saine et vigoureuse, dépouillée de tout artifice. Ils l'aimeront pour elle-même et pour sa valeur unique de document. — RENÉ CHAPELOT.

Le numéro de 125 pages, 50 fr. Le prochain numéro paraîtra en janvier.



ALAIN SERGENT : *Je suivis ce mauvais garçon.*
Editions La Jeune Parque.

Dans le style truculent et imagé de l'argot parisien, Sergent nous conte la vie de ce qu'il appelle un affranchi par opposition à ce qu'il baptise les utopards.

Cette vie de Jean Leduc est le prétexte à des considérations sur la vie politique, les mœurs des dix dernières années et notamment sur la guerre et l'occupation.

Par les jugements peu orthodoxes qu'il porte sur la résistance, la libération de Paris, les partisans de Russie, nul doute que ce livre ne soulève de violentes critiques. A moins qu'on ne s'entende pour laisser ignorer un livre dont on peut ne pas partager les opinions ou les jugements, mais dont on ne peut nier, à part les trente premières pages d'une exposition trop longue, les qualités de rapidité, de couleur et de vie. — A. RAVÉ.



CHARLES PÉGUY : *La République... Notre royauté de France.* Editions N.R.F.

Ces morceaux choisis de textes politiques de Péguy, tirés principalement des cahiers de la quinzaine, sont une excellente introduction à l'étude de l'œuvre de Péguy. Ils permettent de saisir sur le vif, documents en mains, les fluctuations spirituelles ou politiques de Péguy et permettent de comprendre l'exploitation qu'en ont faite les partis politiques.

Mais ils ont le tort, comme tous les morceaux

choisis, d'ailleurs, de ne donner qu'une image bien imparfaite sinon infidèle de l'auteur.

Ce choix fait par Denise Mayer n'est qu'un apéritif pour tous ceux qui s'intéressent à la vie et à l'œuvre de Péguy. — A. RAVÉ.

**

ALEXANDRE BECK : *La chaussée de Volokolamsk*. Editions Bordas.

« Je ne suis moi-même qu'un secrétaire probe et appliqué », nous dit l'auteur qui a participé aux combats pour Moscou.

La sincérité de ce livre, écrit en un style simple et direct, en fait une œuvre intéressante par l'explication psychologique des réactions des Russes devant la guerre, par les aperçus politiques qu'il nous livre, par un harmonieux dosage d'individualisme et de points de vue généraux.

Tous ceux qui essaient de comprendre la Russie d'aujourd'hui le liront avec profit.

**

MARIE LE FRANC : *Pêcheurs du Morbihan*. Edition La Fenêtre Ouverte.

L'atmosphère tendue de ce livre où les moindres gestes, les moindres faits d'un petit village du Morbihan prennent des valeurs énormes, rappelle singulièrement *Poste sur la Dune* et *Grand Louis l'innocent*.

Marie Le Franc, qui vit au milieu des populations qu'elle peint excelle dans la reconstitution d'atmosphères où se déroule la vie quotidienne d'une petite bourgade pendant l'occupation.

L'on sent dans son roman une observation minutieuse des caractères de gens qu'elle connaît bien.

Un livre qui a sa place dans toutes les bibliothèques. — A. RAVÉ.

Documentation Internationale

La rénovation démocratique de l'école allemande

Une véritable rénovation de l'Ecole Allemande ne consistera pas, tout simplement, à supprimer le National-Socialisme et à retourner à la période d'avant 1933. Ce retour dans le passé est impossible quand on constate que, d'une certaine manière, l'Hitlérisme a pris naissance dans la Démocratie de Weimar. En tout cas, cette dernière lui a préparé le sol sur lequel il a pu se développer et ne lui a opposé aucune résistance efficace. De ce fait, cette rénovation démocratique de l'Ecole Allemande doit être fondée sur un esprit très différent de celui de la République de Weimar. Nous avons d'autres buts, d'autres tâches relatives à l'éducation. Avant tout, il nous faut

des instituteurs et des éducateurs initiés aux nécessités du temps présent. Cette réforme scolaire ne devra se réaliser que dans l'ensemble de la réforme démocratique proprement dite.

Ce furent là les considérations qui sont à l'origine du travail qui s'accomplit dans les différents « Volksbildungsamter » et les Administrations scolaires de la zone russe en vue d'une législation qui sera la base de la rénovation démocratique de l'Ecole allemande.

Cette législation est devenue un fait accompli. Son premier principe : L'Education scolaire appartient à l'Etat, y compris les Ecoles maternelles, les Ecoles professionnelles et toutes les Ecoles privées. Tous ces établissements sont dirigés selon un seul et même principe, suivent une même ligne et ne connaissent aucune diversité au point de vue confessionnel. Cela ne signifie nullement une attitude hostile vis à vis des religions ou confessions. Tout au contraire ! L'enseignement religieux sera assuré par les représentants de l'Eglise.

Un autre principe fondamental consiste à donner à la jeunesse une formation en conformité avec les aptitudes, les dispositions et les inclinations de l'individu. Pour cette raison on attribuera la plus grande importance au développement et à l'évolution de l'Ecole technique. Elle est destinée à former les élèves d'après leurs dispositions et à les mettre à la place qui leur convient. C'est ainsi qu'on remplit un devoir vis à vis de la communauté d'une part, et qu'on va au-devant du désir des jeunes étudiants d'autre part. Un autre point essentiel de cette nouvelle législation : L'Etat prend à sa charge une part considérable des frais d'études, aussi bien en ce qui concerne les fournitures scolaires que les frais d'entretien. Ces subventions sont versées automatiquement et s'échelonnent d'après les revenus du père de l'élève.

Cette formation selon les dispositions de l'élève est garantie par la subdivision de l'enseignement en un enseignement général et un enseignement spécial. L'enseignement général (Kernunterricht) occupe la première place. La toute première éducation se fait au Jardin d'enfants et à l'Ecole Maternelle. Entre 6 et 7 ans l'enfant entre à l'Ecole Primaire. Il y restera obligatoirement pendant 8 ans. L'enseignement de la première langue étrangère commence en 5^e année scolaire. A partir de la 7^e année se fait l'enseignement spécial (Kununterricht) par l'introduction d'une seconde langue étrangère et par d'autres cours supplémentaires, avant tout des cours de mathématiques et de sciences naturelles. Après 8 années d'Ecole Primaire, l'élève entre dans l'enseignement secondaire (Oberstufe). Pour la plupart des élèves ce sera la Berufsschule ou Ecole tech-

nique, obligatoire pour 3 ans. Ensuite viennent les études facultatives dans une Fachschule (Ecole professionnelle) d'où l'élève passe à la Hochschule (Université).

A côté des Ecoles techniques, il y a les Oberschulen (Ecoles Supérieures) pour les élèves qui ont des dispositions au point de vue théorique et scientifique. Cette Oberschule comprend 4 années scolaires avec un enseignement très spécialisé (Kursunterricht). Elle donne la meilleure préparation pour l'Université.

Des commissions spéciales s'occupent de dresser les plans d'études et de fixer le but éducatif des différentes matières. La question est particulièrement délicate pour l'enseignement de l'Histoire.

L'esprit de l'enseignement doit être transformé de fond en comble; il doit être antimilitariste, antifasciste, exempt d'idées racistes et nationalistes. Il s'agit d'apprendre à l'élève à penser et à juger en toute liberté d'esprit et à faire de lui une personnalité consciente de ses responsabilités.

Le succès de cette réforme scolaire dépend de la valeur du maître. Il faut qu'il soit à la hauteur de la nouvelle tâche qui lui est assignée. Voilà pourquoi la formation des maîtres est d'importance primordiale.

Les cours accélérés actuels de huit mois destinés à former les nouveaux instituteurs, ne sont qu'une mesure transitoire.

Les Ecoles de campagne seront soumises à la même réforme.

Filles et garçons recevront le même enseignement; toutefois il n'y aura pas nécessairement coéducation.

L'Ecole se trouve au centre de la vie de la Nation; elle prend une place importante dans la rééducation et le renouvellement du peuple. Plus que jamais les parents prennent part à la réforme scolaire. Des comités de parents d'élèves auront à conseiller les directeurs d'école. Plus tard on envisage également la création de comités d'élèves. Il importe de créer un courant général d'intérêt pour tout ce qui concerne la vie scolaire, afin que l'Ecole prenne une part active à la vie publique.

(D'après: « Die neue Schule ».)

Revue des Revues

SCHOLA : Monatschrift für Erziehung und Bildung. Herausgeber Fleig und Woytt. Lehrmittel-Verlag, Offenburg (Baden).

La revue pédagogique de la zone française, attendue depuis de longs mois, a enfin paru. Son utilité est si évidente et les lacunes qu'elle est appelée à combler sont si nombreuses qu'on ne peut parcourir le premier numéro sans quelque déception.

On ne saurait, certes, qu'approuver la ligne

générale que les éditeurs se sont tracées. Si l'école nazie s'avère en effet condamnable non dans ses excès mais dans son essence même, il était indispensable d'affirmer qu'un retour pur et simple aux traditions scolaires d'avant 1933 est désormais impossible. D'autre part, il était utile de désigner la revue comme le moyen de rétablir le contact entre les éducateurs allemands et ceux de l'étranger, dont on a systématiquement voulu ignorer les travaux dans l'Allemagne nazie.

Il est à souhaiter que l'équipe, rassemblée par les efforts de M. Woytt, puisse donner à ce programme un contenu concret. On peut se demander à ce propos si on n'a pas trop exclusivement fait appel précisément à des « hommes d'avant 1933 ». N'y aurait-il pas intérêt à ouvrir des horizons plus larges ? Ne pourrait-on pas constituer dans chaque province des équipes franco-allemandes susceptibles de répondre aux questions qui se posent à l'instituteur allemand chaque jour ?

Le premier numéro de « Schola », il faut bien le dire, semble planer au-dessus des questions concrètes. L'article du Dr Fleig, *Unsere Lage*, comporte, il est vrai, des observations judicieuses sur les difficultés actuelles et le profit durable qu'on peut, malgré tout, en tirer. Mais pourquoi alourdir de tels articles par des considérations philosophiques pour le moins inutiles ?

On lit avec intérêt l'étude du Dr Ganzemüller sur les raisons qui plaident en faveur de la réintroduction de l'Histoire dans l'école allemande (on sait que seul l'enseignement de l'histoire ancienne et celui de l'histoire de l'art sont actuellement admis dans l'enseignement secondaire). On aurait pu compléter l'article par une appréciation du manuel d'histoire ancienne édité par la Direction de l'Education Publique. Le sujet aurait gagné en portée pratique.

La substantielle contribution du Dr Herzfeld sur « le militarisme, problème de l'histoire contemporaine » ne répond pas à des préoccupations immédiates et relève plus du domaine du spécialiste que d'un souci pédagogique.

La rubrique « Mitteilungen » par contre mériterait un développement plus important. Partout les instituteurs s'intéressent aux réalisations scolaires des autres provinces et des autres zones. Ils essayent continuellement de se renseigner sur l'enseignement tel qu'il est réalisé en France, sur les réformes entreprises ou envisagées. Il faut répondre à cette curiosité intellectuelle par des renseignements clairs, brefs et objectifs. La revue bibliographique pourrait y contribuer à condition qu'elle donne un aperçu des meilleures publications pédagogiques paraisant à l'étranger.

Le gérant : C. FREINET

IMPR. AEGITNA, 27, RUE JEAN-JAURÈS, CANNES